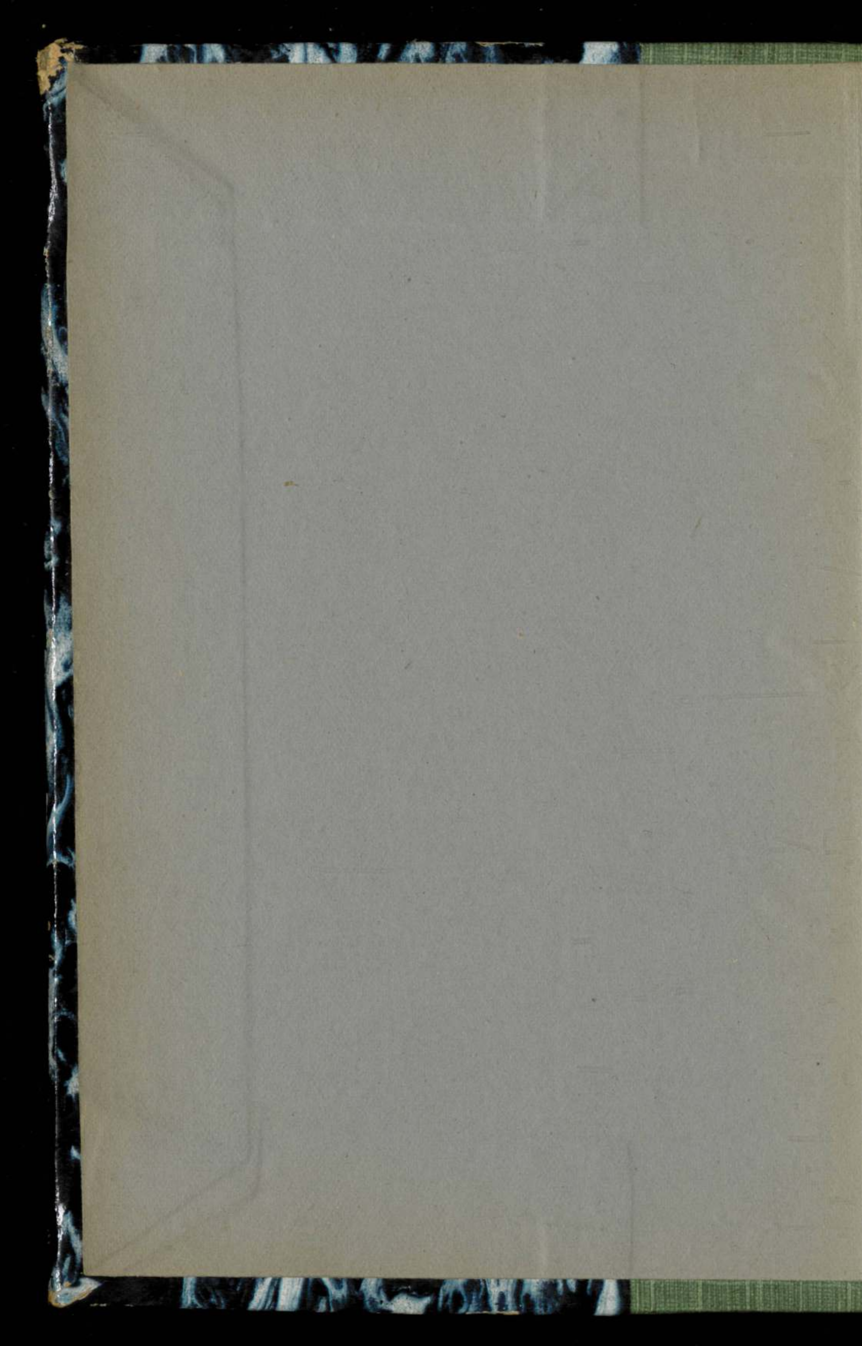
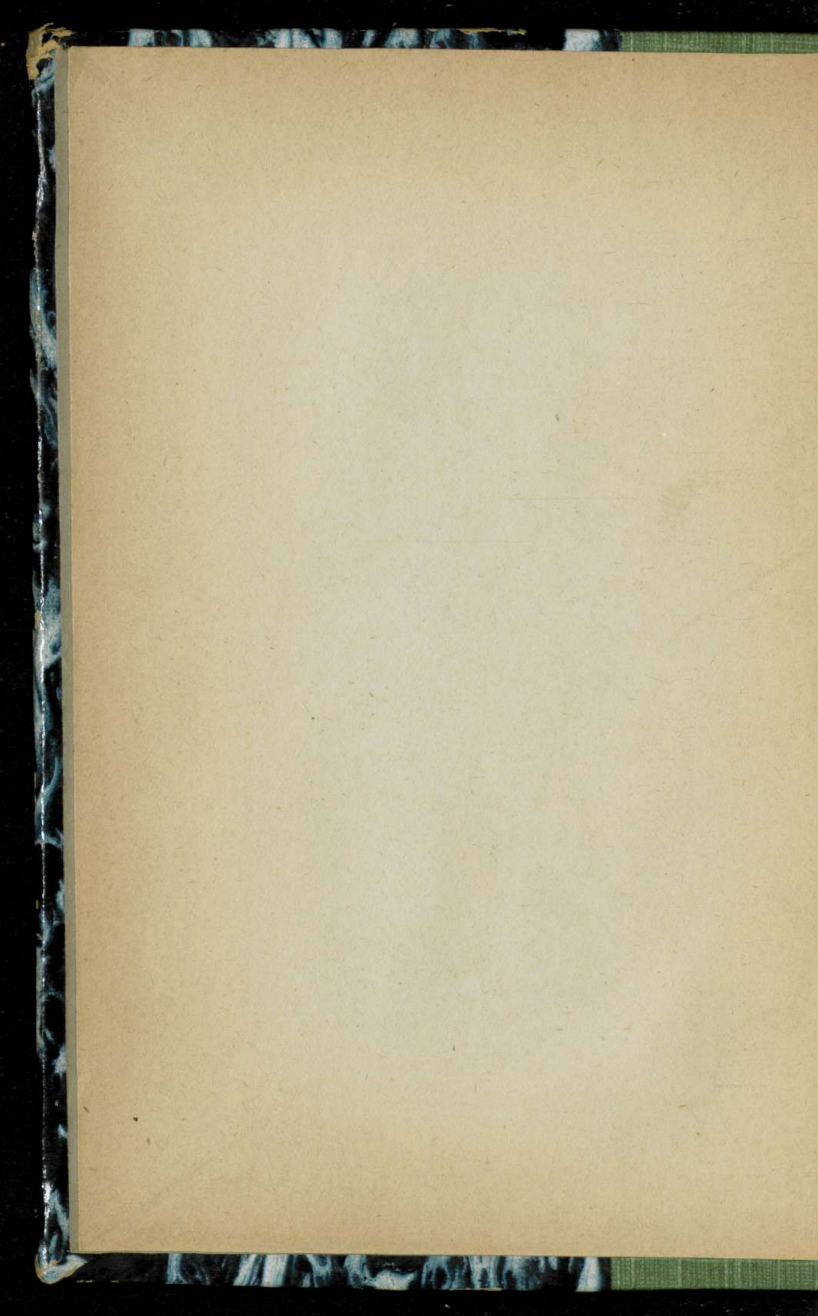

8°V
137
Sup
LE
CENTENAIRE
DE
BOIELDIEU
GG









LE CENTENAIRE

DE

BOIELDIEU

ANECDOTES ET SOUVENIRS

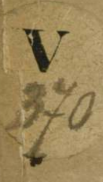
RECUEILLIS PAR

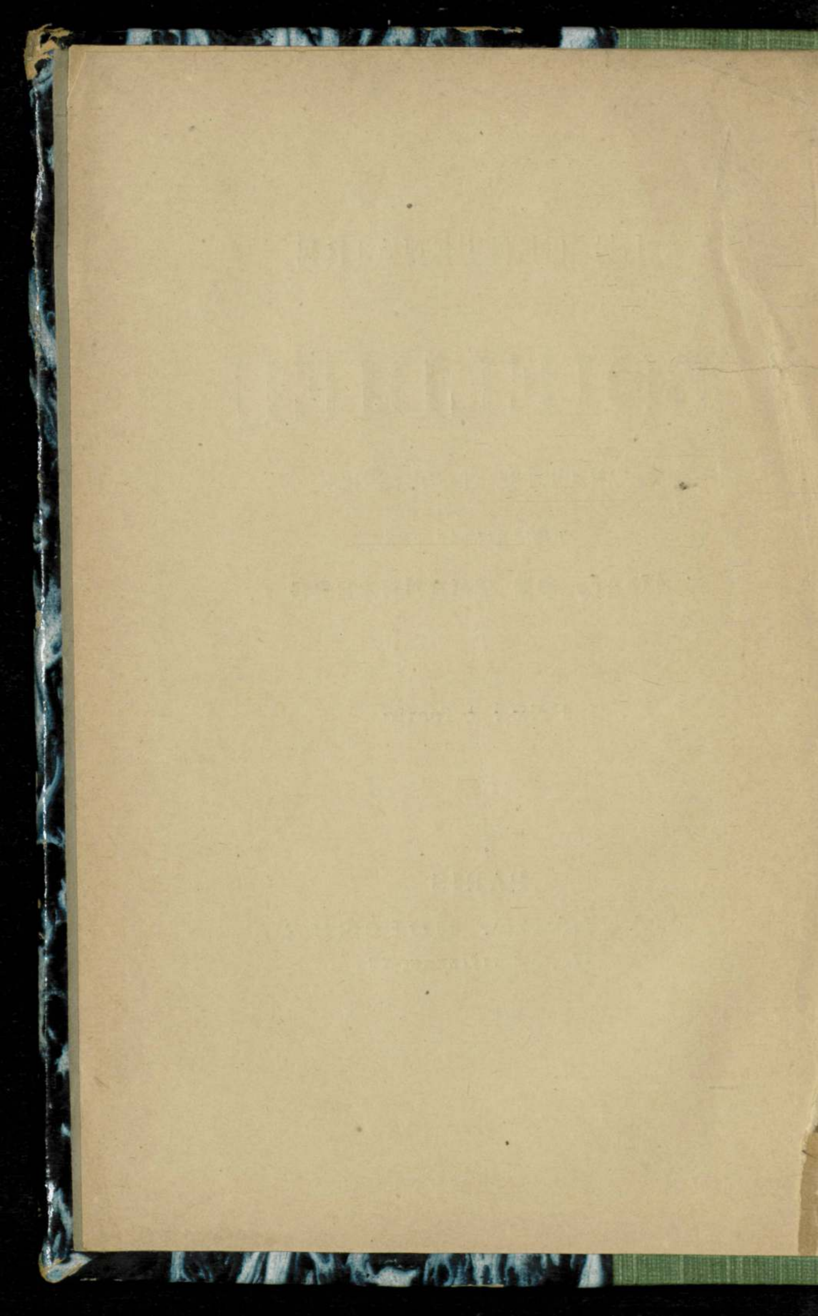
Henry DE THANNBERG

Prix : 1 franc



PARIS
HAULARD, ÉDITEUR
12, RUE VIVIENNE, 12





LE CENTENAIRE

DE

BOIELDIEU

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

LE CENTENAIRE

DE

BOIELDIEU

ANECDOTES ET SOUVENIRS

RECUEILLIS PAR

HENRY DE THANNBERG



PARIS
HAULARD, ÉDITEUR
12, RUE VIVIENNE, 12

La ville de Rouen célèbre au mois de juin prochain le centenaire de Boieldieu. L'auteur de ce travail a pensé qu'un certain nombre de documents relatifs à cet homme de génie pourrait intéresser ceux qui s'occupent de l'art musical.

Il a donc puisé aux sources les plus sûres, il s'est entouré de renseignements authentiques, dont plusieurs sont inédits, et, avec ces matériaux, il a écrit cet opuscule.

Puissent ces recherches, sans prétentions, ne pas paraître trop indignes de l'homme illustre qui en fait l'objet.

BOIELDIEU

ANECDOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Boieldieu.— Sa famille.— Saint-Pierre-du-Châtel. — L'enfant de chœur. — Organiste et buveur. — Maître Broche. — AU CHAUDRON. — Refrain d'autrefois. — L'ancienne école. — Un jeune suppléant. — *Raoul Barbe bleue.* — Le mélomane pauvre. — Histoire d'une tache d'encre. — Ses suites. — En fuite pour la capitale. — Retour à Rouen. —Hymne à la déesse Raison. — Une première représentation. — Grandes aspirations et bourse plate. — L'étoile du berger. — Un singulier bagage. — Paris!

« Le dimanche dix-sept décembre mil
« sept cent soixante quinze, fut baptisé, du
« consentement de monsieur le curé, par
« monsieur François Boieldieu, prêtre vi-
« caire de la paroisse de Saint Nicolas,
« FRANÇOIS, ADRIEN, né le jour précédent,
« du légitime mariage de monsieur Jacques

« François Adrien *Boieldieu*, bourgeois, et
« de dame Anne Marguerite *Dumouchel* ;
« le parrain monsieur François Boieldieu,
« vicaire de Saint Nicolas, oncle paternel
« de l'enfant, la marraine Anne Lemetayer,
« femme de monsieur Louis Dumouchel,
« marchand boucher, grande mère de l'en-
« fant, rue Massacre, de la paroisse Notre
« Dame Laronde, soussignés; signé au ré-
« gistre : Boieldieu, Boieldieu, prêtre vi-
« caire de Saint Nicolas; et, femme de
« Louis Dumouchel [1]. »

Telle est la copie de l'acte de naissance de Boieldieu, rédigé à Saint-Pierre-du-Châtel, où le baptême fut célébré.

Cette petite église existe encore, mais elle sert de magasin à un marchand de métaux.

Son nom provenait de ce que, dans l'origine, elle avait été la chapelle du premier château bâti par les ducs normands; d'aucuns même la font remonter à la conversion de Rollon [2].

1. Extrait du registre des actes de l'état civil de la ville de Rouen.

2. Rollon, le plus illustre de tous les chefs de ces hordes normandes qui envahirent et dévastèrent la France aux IXe et Xe siècles. Il était le fils de Rogvald,

Mais, s'il faut en croire les archéologues, la construction actuelle est tout au plus du xve siècle.

Sur le flanc nord de cette église, se trouve une propriété de laquelle dépend une boutique située « *rue aux Ours*, » numéro 61, c'est là que, le samedi 16 décembre 1775, naquit François-Adrien Boieldieu.

Cette maison porte encore aujourd'hui une inscription commémorative de cet événement.

Sa mère tenait un des magasins de modes les plus achalandés de la ville, et son père, secrétaire du cardinal de la Rochefoucauld, tout d'abord, obtint ensuite, après la révolution, par le crédit de son compatriote Mollien, une place à la Caisse d'amortissement. Appartenant à la bourgeoisie aisée de la ville, il aimait les arts avec passion.

Dès l'âge le plus tendre, ce noble goût fut partagé par son fils ; il s'en aperçut, et chercha donc à le développer. Aussi le fit-il

ce prince établi dans la Norwége septentrionale, et qui, par ses grandes richesses, son esprit belliqueux, son caractère indépendant, s'était rendu redoutable aux rois de Danemark.

recevoir, pour commencer, enfant de chœur à l'église métropolitaine.

Il y avait alors à la cathédrale, pour maître de chapelle et organiste, un des meilleurs élèves du P. Martini, le savant contrapontiste bolonais, du nom de Broche[1].

Maître Broche, comme on l'appelait, était un des derniers types de ces musiciens du XVIIIe siècle,

Qui dînaient de l'autel, et soupaient du théâtre.

Broche entendit la voix de *Boiel*, c'est ainsi qu'on le surnommait, et il offrit à son père de le prendre pour élève; cette proposition fut, comme bien on pense, immédiatement acceptée.

Sur la place du vieux marché, à Rouen, on lisait autrefois, cette enseigne bizarre :

AU CHAUDRON.

C'était un cabaret célèbre de l'époque, où jeunes et vieux viveurs se réunissaient pour festoyer et s'esbaudir.

1. Né à Rouen le 20 février 1752, mort à Rouen le 28 septembre 1803; eut pour premier maître l'organiste Desmazures.

C'est là que maître Broche pontifiait, et où il composait — *inter pocula* — tantôt un motet, tantôt une romance.

On y chantait, en chœur, ce refrain dont les vers affectaient la forme d'une bouteille renversée [1].

Il faut que dans cent ans, quand on boira (*bis*) bouteille,
On parle du chaudron (*bis*) comme d'une merveille ;
Où trouver, en effet,
Un pareil cabaret,
La joie du robinet,
Le jeu (*bis*) du caniquet,
Le trio de Guésus,
Et les canons de Broche
Chantés par les gamins,
Les lustus,
Les lustus,
Les gamins,
Double croche ?

Recherché de tous, l'homme de plaisir redevenait, rentré chez lui, un impitoyable tyran, un pédagogue bourru, s'imaginant, sans aucun doute, que l'éducation musicale est inséparable des mauvais traitements. Aussi, doux et chétif, le petit Boiel, qui logeait chez son maître dont il partageait la nourriture, en souffrait quelquefois plus que les autres.

1. *Boieldieu, sa vie, ses œuvres,* par A. Refuveille.

Tout comme jadis Haydn fit auprès du vieux Porpora, il remplissait, vis-à-vis de maître Broche, l'office de valet de chambre.

Comme récompense de ses services, le maître donnait des leçons, et quelles leçons! quand l'élève ne saisissait pas assez vite, il employait alors de singuliers moyens. C'est ainsi, par exemple, que pour expliquer l'intervalle de la *quinte*, il lui faisait monter cinq marches sur les mains. Voulait-il, par contre, lui donner une notion exacte de la *pause?* il lui chargeait le dos d'un pupitre pesant. Enfin, pour bien définir la *blanche* et la *noire*, il lui meurtrissait les doigts par un vigoureux coup d'archet. Avec un tel système d'éducation, qui rappelait les errements de l'ancienne école, l'élève (cela se conçoit aisément) devait bientôt chercher à s'affranchir d'un tel joug. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Donc, un jour que maître Broche s'était oublié au *Chaudron*, Boiel était monté aux orgues de la cathédrale pour en étudier le mécanisme. De retour à la maison, il attendit vainement son maître pendant quelque temps, puis s'endormit. Le lendemain était jour de fête carillonnée.

A l'heure de l'office, maître Broche ne paraissant pas, le jeune Boiel court à l'église métropolitaine, monte aux orgues, et, tremblant, prend sa place. La messe commence, l'enfant se rassure peu à peu et se laisse aller à l'inspiration. Sa mélodie touchante monte vers Dieu, dans un accent céleste. Il ne fut question ce jour-là, dans toute la ville, que de la manière dont l'organiste Broche avait touché son magnifique instrument. Grande fut la surprise, quand on apprit que l'élève avait remplacé le professeur. Le jeune suppléant était passé maître ; quant au coryphée du *Chaudron*, il y officiait encore!

Toutefois, ce succès les encouragea tous deux, et les études recommencèrent avec ardeur.

Pour donner à Boiel un témoignage de satisfaction de ses progrès, Broche, de ses deniers, lui offrit l'opéra en vogue : *Raoul Barbe Bleue*[1]. Inutile de dire la joie de l'en-

1. *Raoul Barbe Bleue*, opéra en 3 actes, paroles de Sedaine, musique de Grétry (André-Ernest-Modeste), né à Liége le 11 février 1741, mort le 24 septembre 1813.

Reicha disait toujours à ses élèves, que cet opéra était le chef-d'œuvre du maître.

fant qui, pour la première fois, allait au théâtre. Tout yeux, tout oreilles, il savoura ce conte, et il en revint tellement enthousiaste, qu'il résolut de le voir, quand même, une seconde fois. Mais, hélas ! il n'avait pas d'argent, et comment faire pour ne pas manquer une partie si bien projetée ? Donc, quelques jours après, comme la représentation venait de finir, il s'introduisit furtivement au théâtre, ayant pour toutes provisions des noix et du pain, et, pour lit : une banquette. Le spectacle allait commencer, des balayeurs qui nettoyaient la salle, l'aperçurent dans une loge, et le chassèrent sans pitié.

De retour chez le plus illustre buveur de la cathédrale, Boiel, pour se consoler, se remit au travail, mais, saisi de terreur à la vue d'une tache d'encre qu'il venait de faire sur un livre du maître, et, pour éviter de terribles représailles, il prit les jambes à son cou, et ne s'arrêta qu'à Paris.

L'audition des grands ouvrages qu'il eut l'occasion de connaître, l'avidité d'entendre Grétry, Dalayrac, Méhul, développèrent subitement en lui le ressort d'un talent qu'il ignorait lui-même. Quelles furent alors ses

ressources? et quels encouragements reçut-il? Nul ne le sait.

Ce séjour néanmoins fut de courte durée : bientôt rendu aux siens, il retomba sous la férule du *magister* rogue.

Sa méthode fut corrigée, et il avança si rapidement que sa carrière fut dès lors définitivement tracée.

Aussi l'art musical — ceci soit dit en passant — a-t-il perdu singulièrement, quand on eut l'idée de supprimer les revenus qui étaient affectés aux cathédrales. Les églises étaient, en effet, des conservatoires de talents, de vrais séminaires naturels où l'étude de la musique trouvait à former des sujets sur une vaste échelle. Les autres pays ont si bien compris l'utilité de cette idée, qu'ils la pratiquent encore maintenant avec succès.

« Grétry, Méhul, Gossec, et tant d'autres, parmi nos gloires musicales, ont dû leur naissance aux études primitives des cathédrales, et généralement aux pratiques religieuses[1] »

A peine âge de sept ans, Boiel avait com-

1. Notices historiques, par Quatremère de Quincy.

mencé à toucher le clavecin; deux ans après, il improvisait sur l'orgue; bientôt il composa des petits morceaux, des sonates, des romances : bien qu'imparfaitement initié aux règles de l'harmonie, il aspirait à faire un ouvrage. Son premier essai fut un chant populaire pour la fête de la Raison, à Rouen, composé par Noël, rédacteur du journal de Rouen, mis en musique par Boiel (novembre 1793). Son père lui écrivit, après cette tentative, deux poëmes : *la Fille coupable* (1793) et *Rosalie et Mirza* (1795), qu'il mit en musique [1]. Mais Boiel, qui ne doutait pas de ses moyens, était en quête d'un nouveau travail. Or, le hasard fit qu'un librettiste rouennais cherchait, de par la ville, un compositeur; ils s'entendirent bientôt, et de cette collaboration parut avec succès, sur la scène, *la Famille suisse* (11 février 1796). Après un tel résultat, Boiel n'eut plus qu'un rêve, aller à Paris! Paris ce gouffre béant d'illusions et de déboires.

1. Broche le trouvait très-habile en *fugues*, pour avoir fait jouer ces opéras à Rouen après son escapade à Paris.

C'est à cette époque même que Boieldieu voulait fonder, à Rouen, un Conservatoire de musique.

Un jour qu'il était moins surveillé que d'habitude, il quitta le toit paternel. Ayant dépassé les faubourgs de Rouen, il entre dans la campagne de son père, puis il en sort furtivement pour se blottir dans une charrette couverte qui passait sur la route. Arrivé à une porte, on arrête le voiturier pour l'interroger, et, afin de fouiller l'intérieur du véhicule, on monte par le timon. L'enfant, qui se rend compte du danger qu'il court, retient sa respiration, se glisse en rampant sous la paille, sort par l'autre extrémité, se sauve à toutes jambes, et, dans sa précipitation, laisse son chapeau en guise de remercîments. Il court ainsi jusqu'à Pont de l'Arche, où il rencontre par bonheur un vieux berger qui le recueille dans sa cabane. L'enfant en avait grand besoin, car il était à bout de forces. Le pâtre le fit bien souper, et l'enveloppa chaudement dans une couverture, après l'avoir couché auprès de l'âtre qui petillait. Le lendemain, au grand jour, Boiel se réveilla au son argentin des clochettes du troupeau. Il avait le cœur bien gros de quitter ce nouvel ami, mais, plein de volonté, il reprit le chemin qu'il croyait être immé-

diatement celui de la fortune et de la gloire. Crotté jusqu'à l'échine, ayant pour tout bagage sa partition sous le bras, et dix-huit francs dans sa poche, il entre triomphalement dans Paris. Aux portes de la grand'-ville, il eut comme un pressentiment de sa gloire et il s'écria : « Oh ! je serai quelque chose dans cette ville-là [1]. »

1. Boieldieu aimait à rappeler souvent ce souvenir.

CHAPITRE II.

Un vieux serviteur. — Un homme qui revient de loin. — Les auteurs en vogue. — L'accordeur de piano. — La protection d'un chanteur. — Les éditeurs d'autrefois. — Un ami craintif et un habit froissé. — *La Carmagnole.* — Le dîner de l'aréopage. — Une audition malheureuse. — *Zoraïme et Zulnare.* — Le professeur du Conservatoire. — *Beniowski.* — Les salons de Paris. — *Le Calife de Bagdad.* — *Ma tante Aurore.* — Mariage de Boieldieu.

La famille de Boieldieu, inquiète, à juste titre, de sa disparition, dépêcha un vieux serviteur sur ses traces. En effet, avec d'aussi modestes ressources, il n'avait pu longtemps rester dans l'hôtellerie de maigre apparence de la rue Saint-Denis, où il était descendu.

N'ayant plus d'argent, il en fut chassé durement. Il errait ainsi au hasard, quand, près de la Seine où il allait se jeter, le brave Delyer, le vieux serviteur de son père, arriva providentiellement pour le sauver. Il lui apportait de l'argent, et, ce qui valait mieux encore, un pli de M. Mol-

lien (plus tard fait comte et pair de France), qui le recommandait spécialement à sa femme.

A cette époque, les passions chaudes de la politique imprimaient toute leur fougue à la musique.

Les arts n'ont-ils pas toujours reflété la société ?

C'est ainsi qu'on applaudissait alors : *Stratonice*, *Euphrosine et Coradin*, de Méhul ; *la Caravane*, *Télémaque*, *Paul et Virginie*, de Lesueur ; *les Rigueurs du cloître*, *Montano*, *le Délire*, de Berton ; *Guillaume Tell*, *Lisbeth*, de Grétry ; *Camille ou le souterrain*, *Montenero*, de Dalayrac.

C'était donc l'époque de l'énergie, mais assurément pas de la grâce ; avant tout, l'on recherchait les sensations et, coûte que coûte, il en fallait de vigoureuses, de profondes.

Boieldieu, plein de vie, de jeunesse, d'espérance, croyait que son heure avait déjà sonné, mais son étoile ne devait pas luire encore.

Malgré ses recommandations, il se vit fermer les portes des théâtres auxquelles il allait naïvement frapper. Il était jeune,

n'était-ce point, par cela même, un défaut, un obstacle !

Que faire alors? Prenant courageusement son parti, il mit sa première partition sous clef, et entra bravement chez le célèbre facteur de pianos : Erard.

Rode, Garat[1] Méhul étaient les familiers de la maison.

Boieldieu, qui vivait à l'aventure, remplissant le métier d'accordeur, enseignant le piano pour vivre, recherchait la fréquentation de ces hommes à la mode. Il avait alors une figure charmante, des manières exquises, un beau talent de pianiste, une voix agréable, tout, en un mot, pour surmonter les ridicules préventions qui s'attachent à l'obscurité.

Il fit donc intime connaissance avec Garat, qui faisait fureur dans tous les salons. Charmé de ses compositions, le chanteur s'offrit spontanément au musicien pour

1. Garat (Pierre-Jean), né à Ustaritz (Basses-Pyrénées), le 25 avril 1764, mort à Paris le 1er mars 1823.

Il avait une justesse d'oreille inouïe et un très-grand sentiment de la mesure. — Quel dommage, disait un jour Legros, que Garat chante sans musique. — Comment sans musique ! riposta vivement Sacchini, mais Garat est la musique même.

interpréter ses mélodies. Il obtint un vrai succès, en disant, entre autres romances : *le Soldat et le troubadour ; O toi que j'aime ; Claire au tombeau de sa mère; Du rivage de Vaucluse; Vivre loin de ses amours*, etc.

Ainsi protégé, le cercle de ses relations s'agrandissait et il eut la joie de trouver un éditeur. Mais, combien ceux d'alors étaient loin des éditeurs d'aujourd'hui ! Cochet, qui percevait de gros bénéfices sur ces œuvres légères, n'en payait aucune plus de douze francs.

L'auteur était donc bien peu récompensé de ses peines, si peu même qu'un jour, obligé de donner un concert, il se vit forcé, ayant de très-faibles ressources, d'emprunter, par économie, un habit à un de ses amis. Comme la réunion venait de terminer, Boieldieu qui avait été chaleureusement accueilli par le public, se retirait modestement de la salle, quand au milieu des applaudissements, il entendit cet amer reproche, qui le fit promptement revenir à la triste réalité : « *Adrien, Adrien, surtout prends bien garde à mon habit.* »

Cette exclamation bizarre accompagnait d'une façon comique les félicitations de

l'auditoire et les doléances personnelles sur un vêtement froissé.

A quelque temps de là, il eut l'idée d'accompagner Garat, dans une tournée artistique que ce dernier faisait en province. Ils s'arrêtèrent naturellement à Rouen. Rouen, comme les autres villes du reste, était encore sous le coup du feu révolutionnaire qui embrasait la France. Un concert y fut donné[1]. Le public, qui avait applaudi à outrance

1. En consultant les annales du temps, nous avons retrouvé plusieurs concerts donnés par Boieldieu, avec la désignation suivante :

Le 25 fructidor an II, aura lieu un grand concert vocal et instrumental, salle des ci-devant consuls (à Rouen), au bénéfice des citoyens Garat, Boieldieu fils, et Sallentin, hautboïste. M. Boieldieu exécutera deux nouveaux morceaux de sa composition. — (Ils furent très-applaudis.)

En l'an III, vendémiaire, Garat et Boieldieu ont donné deux autres concerts dont ils se sont partagé la recette.

Le 16 prairial, an III, un concert fut encore donné à Rouen par Jadin et Boieldieu, dans la salle ci-devant archevêché, avec le concours de Mlle Richardi, Goubay, chanteur, et Desmeulles, violoniste.

Le 30 prairial, an III, un concert fut donné par les mêmes avec un duo à deux pianos, exécuté par Jadin et Boieldieu, prix des places : 10 livres.

Le 28 messidor eut lieu un concert semblable ; prix des places : 25 livres.

une romance de Boieldieu parfaitement interprétée par le *beau Garat*, réclama à tue-tête « *la Carmagnole.* »

Comme le chanteur, pâle d'émotion, hésitait, Boieldieu, blême de colère, rejette son clavecin, loin de lui, et, promenant un regard dédaigneux, indigné, sur cette foule sanguinaire, il se sauve. Il eut toutes les peines du monde à regagner Paris sans être inquiété.

Il y retrouva Cherubini, Méhul, Kreutzer, Jadin, qui se partageaient alors la faveur du public. Boieldieu leur avait été chaudement recommandé, ils l'invitèrent à un de leurs dîners de décade, et consentirent même à juger la partition d'un ouvrage qu'il avait depuis longtemps écrit.

Son cœur battait fort, quand il se mit au piano.

Il prélude, un silence glacial accueille ses premières mesures. Il continue : rien. Enfin, au bout de quelques instants, Cherubini s'avance, et, posant l'index sur le cahier :

« Qué z'est ça ? Oun out ! z'est faux ! Et
« qué z'est ça ? Oun rè ? z'est faux !! Et,
« qué z'est ça ? Oun mi ? z'est faux !!! Allons,
« allons, azé entendou commé ça. »

Et, tournant les talons, sans se soucier de son hôte, ce juge sévère, qui, plus tard, devait être et le collaborateur et l'ami de Boieldieu, alla rejoindre, dans un autre pièce, ses amis. Jadin seul, pris de pitié pour ce jeune compositeur, resta près de lui et, quand la lecture fut terminée : « Vous « êtes un bon pianiste, vous possédez une « belle voix, allons, courage, mon ami, mais « apprenez la composition, et, qui sait? »

L'élève partit confondu, mais bien résolu à suivre de si affectueux conseils; il les mit à profit, et il s'en trouva bien, car Fiévée lui confia le poëme de *la Dot de Luzette*, un peu plus tard, et le 5 septembre 1795, ce petit opéra en un acte réussit pleinement à l'Opéra-Comique.

Le premier pas était fait, et le compositeur entrait triomphalement dans la lice. L'année suivante, il donna, au même théâtre, une pièce qui avait été jouée à Rouen, *la Famille suisse;* partition d'un style naïf et gracieux.

En 1797, malgré tout le mérite de madame Scio, *Monbreuil et Merville* échouait. Quelques semaines auparavant, à l'occasion du traité de Campo-Formio, le théâtre Fey-

deau avait donné *l'Heureuse nouvelle*, qui eut le sort de toutes les pièces de circonstance.

En 1798 [1], Boieldieu prit une position plus élevée, parmi les compositeurs, par le succès de *Zoraïme et Zulnare*, drame en trois actes [2], dont la composition avait précédé celle des deux derniers ouvrages qui viennent d'être cités, mais qui avait dû longtemps attendre son tour de représentation, et qui ne l'aurait pas obtenu, s'il n'avait fallu faire des changements à un opéra de Méhul qui était en répétition. On comptait peu au théâtre sur le succès de *Zoraïme*, l'étonnement fut grand, lorsqu'on vit l'enthousiasme du public pour cette élégante et dramatique production. Le caractère du génie de Boieldieu s'était dessiné dans *Zoraïme*, et, dès ce moment, il fut permis de voir ce qu'il devait être dans ses ouvrages à venir. Des mélodies faciles, gracieuses, une instrumentation remplie de jolis détails, un sentiment juste de la scène, telles sont les qualités par où se distingue

1. Nous laissons la parole à M. Fétis, élève et ami de Boieldieu. Biographie universelle des musiciens.
2. Poëme de D'Ancourt de Saint-Just, né à Paris le 14 juillet 1776, mort le 2 mars 1820.

cet opéra, qu'on peut considérer comme le premier titre de Boieldieu à la renommée qu'il eut plus tard.

En 1798, il donna *les Méprises espagnoles;* en 1799, en collaboration avec Cherubini, *la Prisonnière*. Ces deux ouvrages reçurent un froid accueil.

Entre temps, il composa des sonates, des trios, des duos, des concertos pour piano, violoncelle, harpe, qui le firent admettre comme professeur de piano au Conservatoire, dont il fut en quelque sorte l'un des fondateurs [1].

Le mouvement dans les arts, dans la littérature, dans les sciences recevait l'impulsion de l'époque ; on rencontrait alors dans les salons : Berthollet, Gay-Lussac, Laplace, Monge. David, Prudhon, Gros, Léthière. Méhul, Grétry, Nicolo, Paër, Cherubini, Rossini. Chateaubriand, Geoffroy, Fontanes, J.-Marie Chénier, Hoffmann, Pigault-Lebrun, Girodet, Lemercier, l'abbé Barthélemy,

1. En effet, le 16 thermidor an III, la Convention rendit, sur la proposition de Joseph Chénier, une loi qui portait la création d'un Conservatoire. Il devait y avoir dès le début, dans cet établissement, 115 professeurs et 600 élèves, tous réunis au bâtiment des Menus-Plaisirs.

Michaud, Chenedollé, François de Neufchâteau, Esménard, Lebrun, De Jouy, Fiévée, A. Duval, Desaugiers, Planard, Dupaty, Picard, Pixérécourt, Benjamin Constant, Paul-Louis Courier, et.... les ennuyeux : Legouvé, Andrieux, Ducis, l'abbé Delille.

1800 fut donc la seconde glorieuse étape de Boieldieu et comme l'annonce de ses prochains et nombreux triomphes. Toutefois, l'opéra en 3 actes *Beniowski* fut, en premier lieu, singulièrement accepté du public, et il fallut vingt-cinq ans pour le consacrer dignement. Néanmoins on se plut à y reconnaître une grande force dramatique [1]. Ce fait n'a point lieu de nous étonner, ne s'est-il pas produit dans notre

1. Voici ce qu'en octobre 1843, à l'âge de 87 ans, écrivait M. Boieldieu, ancien avocat et oncle du compositeur : « Le dernier acte de *Zoraïme et Zulnare*, « dialogué avec une finesse et une intelligence par« faite, annonça à la capitale : un compositeur propre « à honorer l'école française. Ce premier opéra, resté « à la scène, fut bientôt suivi de *Beniowski*, où le « serment des conjurés dans la caverne parut d'un « effet vraiment si surprenant que le célèbre Grétry, « qui honorait un jour de sa présence une des re« présentations de cet ouvrage, ne put s'empêcher « de dire que ce morceau était d'*inspiration divine.* »

pays, où les esprits jugent et déjugent toutes choses avec une légèreté inqualifiable, et quelquefois aussi avec une passion malsaine dont l'histoire, en tout temps, a su et saura faire justice?

Le Calife de Bagdad apparut en 1801 sur la scène, et fut accepté avec des transports d'enthousiasme. Jouée plus de 700 fois, la partition, comme au premier jour, demeurera éternellement légère, spirituelle, gaie.

Boieldieu ne se laissa pas étourdir par ce succès. Ses élèves se plaisaient à raconter que, dans sa classe, entouré d'eux qu'il prenait pour juges, en un coin du piano, il écrivait les mélodies, si franches et si originales, de ce petit bijou musical.

Après la fusion des deux troupes d'opéra-comique dans la salle Feydeau, Boieldieu donna avec son compatriote et librettiste Deslongchamps, en 1803, *Ma Tante Aurore*. La première représentation de cet ouvrage fut sifflée horriblement; ce résultat inattendu provenait de la faiblesse extrême du troisième acte du poëme. Comme le compositeur appréciait son œuvre, il obtint quelques coupures, et deux jours après, allégé d'un acte, cet opéra fut

acclamé [1]. Cette partition dénotait chez le musicien des progrès marquants, une instrumentation élégante, soignée, des dessins bien suivis, un tour mélodique supérieur, des morceaux d'ensemble combinés avec art, et remplis d'effets ingénieux.

Dès lors, Boieldieu était lancé. Son caractère aimable, ouvert, en avait fait un des hommes les plus à la mode de Paris ; partout il était recherché pour son talent et pour son esprit aussi bienveillant qu'agréable, Mais cette vie mondaine ne lui souriait pas ; homme d'intérieur, modeste, rangé, il lui fallait une compagne, et, le 19 mars 1802, il épousa la célèbre danseuse Clotilde-Augustine Malfleuroy, généralement plus connue sous le nom de Clotilde.

1. Reichard, le célèbre compositeur allemand (de Hambourg), appelé tout exprès au Grand-Opéra pour composer la musique de *Tamerlan*, écrivait en Allemagne que *Ma Tante Aurore* était tombée malgré la délicieuse musique (*die allerliebste Musik*) d'un jeune compositeur nommé Boieldieu. Dans la lettre suivante, il annonçait l'immense succès de *Ma tante Aurore*, heureusement délivrée de son troisième acte.

CHAPITRE III.

Malheurs de ménage. — Les bons amis. — Un message. — Le Capelmeister d'Alexandre. — Représentation de gala. — Traité bizarre. — Un empereur qui manque de parole. — Nouveaux ouvrages de Boieldieu. — Singuliers effets de la musique. — Le mal du pays. — Les caisses mystérieuses. — Une conspiration imaginaire. — Rupture de la triple alliance. — Congé illimité. — En route pour la France.

Un nuage devait assombrir le ciel de Boieldieu, les chagrins de famille devaient l'accabler ; l'union qu'il avait contractée ne produisant pas tout le bonheur qu'il pouvait en attendre, il prit la résolution de s'éloigner de Paris, pour oublier.

Oublier ! comme si le souvenir n'était pas impérissable !

Avant de quitter Paris, il donna *le Baiser et la Quittance*, en collaboration, puis, sur les instances de ses amis Rode et Lamare qui se rendaient en Russie, il partit au mois d'avril 1803, avec eux.

A Memel, il rencontra sur sa route le célèbre et excellent Hummel qui lui prédit parfait accueil. En effet, à l'extrême frontière russe, il reçut un message de l'empereur Alexandre, qui, allant en quelque sorte au-devant de lui, conférait à Boieldieu le titre de maître de chapelle.

Il fut reçu à Saint-Pétersbourg de la façon la plus brillante, et, comme adoucissement à sa peine, une fête fut donnée spécialement à son intention ; il eut l'honneur d'en être le but, l'objet et le principal instrument.

Au palais de l'Hermitage, devant toute la famille impériale, entourée de la cour en grand apparat, dans une salle étincelante de lumières, de parures et d'uniformes, placé à l'orchestre devant l'empereur, qui, debout, derrière lui, applaudissait à tout rompre, et donnait ainsi le signal de l'approbation, on exécuta *le Calife de Bagdad*. On fêtait ainsi le musicien qui venait consacrer son génie aux jouissances d'un pays qui le recevait si bien.

L'empereur Alexandre, voulant garder Boieldieu dans ses États, enchaîna sa parole, par la conclusion du traité suivant, qui sti-

pulait, en outre, d'honorables appointements.

1° *Boieldieu s'engageait à fournir à l'empereur Alexandre trois opéras nouveaux, par an, composés expressément pour lui.*

2° *Alexandre s'engageait à fournir à Boieldieu trois poëmes français destinés à être mis en musique par ledit Boieldieu.*

3° *Pour l'exécution de ce traité, Alexandre, empereur, mettait à la disposition de Boieldieu, compositeur, toutes les forces dramatiques de son Empire.*

Certaines conditions ne purent être exécutées; on manquait de poëmes, et les poëtes français, les vrais, étaient assez rares en Russie.

Hélas! nous connaissons malheureusement bien des pays qui en pourraient dire autant.

Le traité, par cela même, fut amendé, et Boieldieu recourut alors à la « Bibliothèque Dramatique » dont il avait fait une ample et heureuse provision avant son départ. Il prit aussi, dans son portefeuille, des poëmes qui, bien que déjà mis en musique, n'étaient pas destinés à en recevoir.

C'est alors qu'il composa successivement : *la Jeune Femme colère* (1805), *Abderkan*

(1806), [1] la même année, *Amour et Mystère*, en 1807, *Télémaque* qui suivait la partition de Lesueur [2] et qu'on ne représenta jamais en France. Il en fut de même d'*Aline, reine de Golconde* (1808). Cet opéra, qui venait après celui de Berton, fut écrit en six semaines par Boieldieu, et obtint le plus de vogue à Pétersbourg.

Pour les relevailles de l'auguste accouchée, qui venait de donner le jour à un prince du sang, l'ouvrage devait être conçu, écrit, répété, et, joué au bout de quarante jours, terme de rigueur.

Le délai était court, mais Boieldieu tint parole. Au fur et à mesure qu'un morceau était achevé, il l'expédiait aux artistes qui se livraient alors à l'étude ; quand tout fut terminé, le compositeur se rendit au

1. Ce fut même le seul poëme écrit pour lui, à Saint-Pétersbourg, par un Français, ancien acteur de Favart, chanteur au théâtre impérial russe, du nom d'Andrieu. L'insuccès punit le poëte de sa folle présomption.

M. A. Pougin attribue le livret de cet ouvrage à Claparède, qui fut le seul coupable dans cette circonstance.

2. Lesueur Jean-François, né à Drucat-Plessiel (Somme), le 15 janvier 1763, mort à Paris le 17 octobre 1837.

théâtre, sur le lieu même de ses exploits, et il entendit parfaitement exécuter son opéra; — ce qui est encore assez peu fréquent de nos jours.

Puis vinrent successivement : *Les Voitures versées* (1809) ; *Un Tour de soubrette* (1809) ; *Rien de trop* (*ou les Deux Paravents*) (1810); et pour clore dignement la série : *les Chœurs d'Athalie* [1] (1810). Ces chœurs produisaient un tel effet, et renfermaient de si grandes beautés, qu'une célèbre tragédienne française [2], alors en représentation en Russie, cessa de jouer le rôle principal, et ne consentit jamais à le reprendre, parce que la musique avait une trop large part d'applaudissements. Amour-propre d'artiste ! Ce n'est du reste qu'après la mort de Boieldieu en 1838, à une représentation extraordinaire du chef-d'œuvre de Racine, au Théâtre Français, que ces chœurs furent connus du public parisien.

En dehors de ces ouvrages de longue

1. On citera toujours le chœur : « *Tout l'univers est plein de sa magnificence*, » qui était dit, en Russie, par les cent chantres de la chapelle impériale. Ces belles et puissantes voix de l'Ukraine interprétaient d'une façon saisissante cette page grandiose.

2. Mlle Georges.

haleine, Boieldieu composa une foule de morceaux et de marches pour l'armée russe. L'empereur Alexandre, qui les lui réclamait, tint à lui donner lui-même les thèmes de ces morceaux. On raconte à ce sujet, que n'osant pas chanter devant Boieldieu, il essaya d'indiquer d'abord sur le piano les motifs tant désirés, mais l'intonation n'arrivait pas, le rhythme était difficile, pénible. Quels moyens employer? le souverain prend sa flûte, il prélude, la peur s'empare de lui : il ne peut tirer de son instrument que des notes qui compromettent singulièrement sa dignité musicale. Hors de lui, il se décide alors à chanter simplement les airs voulus, sur lesquels Boieldieu a écrit de si belles variations. Malgré tous ses triomphes, son existence brillante, ses travaux le surmenaient. Il avait besoin de revoir la mère patrie, et cependant il lui était bien difficile de rompre sa chaîne. Aussi, pour tromper l'ennui de la séparation, travaillait-il à des ouvrages qu'il destinait à Paris. A peine un morceau était-il terminé, qu'il l'expédiait pour grossir le nombre de ceux qui devaient concourir à son nouveau succès : *Jean de Paris.*

Un jour qu'il venait d'opérer un envoi de la sorte, il reçut chez lui la visite de la police russe. Profondément étonné d'une telle démarche, comme il en demandait l'explication : « Monsieur, lui fut-il sèche-
« ment répondu, ne dissimulez pas, c'est
« inutile. Nous savons tout. Depuis long-
« temps déjà, nous suivions votre manége,
« allons, il ne vous reste plus qu'à faire des
« aveux. Il y a quelques jours, vous expé-
« diez une caisse sur laquelle se trouvait la
« suscription *si*. Avant-hier, nous pouvions
« lire sur la boîte adressée à Paris, les
« deux lettres *mi*. Nos soupçons se confir-
« maient. Mais, aujourd'hui, plus de doute,
« c'est certain, aujourd'hui même, c'est le
« mot *sol* que vous avez audacieusement
« écrit sur votre envoi. Traduction libre :
« Six mille soldats. Or, à l'époque où nous
« sommes, quand on parle de soldats, et
« qu'on y ajoute un nombre quelconque,
« il y a une conspiration, ou il doit y
« en avoir une ; donc : vous conspirez. »
Boieldieu ne put s'empêcher de rire à gorge déployée d'une telle sortie. Ouvrant les caisses, à grand'peine il parvint à convaincre ces émissaires beaucoup trop zélés,

partant inutiles. Le mot de l'énigme était bien simple. Ces signes particuliers n'étaient que des notes *si*, *mi*, *sol*, qui servaient ainsi à numéroter d'une manière inoffensive les caisses, afin d'éviter de la confusion.

Les événements politiques prenaient une tournure fâcheuse ; l'empereur Alexandre, vis-à-vis de Boieldieu, n'avait pu tenir tous les engagements qu'il avait pris ; la triple alliance allait se rompre.

Aussi, après sept ans de séjour à l'étranger, il sollicita un congé (1811) que les circonstances, d'accord avec sa volonté, devaient rendre définitif. La permission fut donc accordée, et l'oiseau quitta sa cage dorée pour prendre son vol vers la France.

CHAPITRE IV.

L'air natal. — Les concurrents. — *Jean de Paris.* — Les *colettes.* — Paris et la province. — Les Élèves de Boieldieu. — Messieurs les Voyageurs en voiture pour Villeneuve-Saint-Georges! — Les Funambules. — Musique de chambre. — Napoléon Ier et le divorce. — *Le Nouveau Seigneur de village.* — 1815! — *Charles de France.* — Un fauteuil vacant. — *Le Petit Chaperon rouge.* — Un chanteur indécis. — *Les Voitures versées.* — Rossini et Boieldieu. — *Blanche de Provence.* — Un collègue récalcitrant. — Le chef-d'œuvre de Boieldieu. — L'orchestre du théâtre de ***.

Boieldieu revenait à Paris, heureux de retrouver ses amis, ses élèves, et il songeait déjà au bonheur de reparaître sur la scène, comme si l'absence n'était pas le plus dangereux, le plus nuisible des ennemis!

A cette époque, Dalayrac était mort, Catel travaillait peu, Chérubini qui, sur sa route, n'aurait voulu trouver que des buissons sans épines, avait cessé d'écrire, dégoûté de l'inconstance du public. Le fécond et gracieux auteur de *Joconde*, de *Jeannot et Colin*, Nicolo

Isouard trônait en possession de l'Opéra-Comique.

Le gluckiste Boieldieu voulut, lui aussi, prendre sa part à un tel butin, pour le plus grand profit de l'art et du public, car, en excitant leur talent, cette rivalité stimulait leur émulation.

En 1811, il fit représenter : *Les Deux Paravents ou rien de trop*, dont il avait composé la musique en Russie. Cette rentrée fut saluée avec sympathie. Malgré cela, on rencontrait quelques faux dilettanti, qui, trouvant l'absence funeste au talent, jugèrent un peu trop sévèrement cette œuvre nouvelle, et déclarèrent que « *ce qu'il faisait autrefois valait beaucoup mieux.* »

Boieldieu donna tort à ses détracteurs, car l'année suivante (1812), il offrit au public : *Jean de Paris*. Il y avait, dans cet ouvrage, une tendance progressive ; le talent se manifestait avec plus d'assurance, la mesure était plus ferme, et les effets acquis avec plus de certitude qu'auparavant. Ce fut un franc et légitime succès, quoique le sujet fût bien peu musical.

Il avait placé dans cet opéra, un morceau tiré de son *Télémaque*, cet air si connu, qui

faisait partie du rôle d'Eucharis, et que chantait la princesse de Navarre : « *Quel plaisir d'être en voyage !* »

Cette partition, comme toutes les autres partitions de Boieldieu, était couverte de *colettes*, c'est-à-dire de surcharges. A coup sûr, c'est le motif pour lequel on accusait l'auteur de manquer de facilité. Il n'en était rien, au contraire. Suivant en cela le sage précepte du poëte, quand il avait un ouvrage en mains,

Il polissait sans cesse, et le repolissait.

Attachant un grand prix aux succès, il n'épargnait rien pour les obtenir. Si, comme Balzac, il raturait, il écrivait jusqu'à six versions d'un morceau avant que de s'arrêter définitivement au choix d'une des variantes ; de même que Meyerbeer, il souffrait cruellement des incertitudes d'une première représentation, et craignait les rigueurs du moindre article de journal. Doué d'une conception facile, d'une exécution vive, il n'était jamais content de son travail. N'est-ce pas là le propre du vrai mérite ?

L'élan musical était donné, la province

voulait suivre les traces de Paris, et les ouvrages nouveaux se montaient presque simultanément sur les scènes d'alors.

Donc, un jour que Boieldieu était allé dans certaine ville du Midi, on voulut jouer en son honneur : *Jean de Paris*. Prié d'assister à la répétition pour y faire ses remarques, il s'y rend, et prend place sur le théâtre. L'ouverture commence. Il écoute. Au bout de quelques mesures, portant la main à son oreille, il se penche. L'orchestre est complet, se dit-il, mais c'est bizarre, je ne reconnais plus mon œuvre, il manque certainement quelque chose. Enfin, comme ses doutes se convertissaient en certitude, s'adressant au chef d'orchestre : Pardon, monsieur, dit-il, mais il me semble que je n'entends pas les trompettes. — Bien, bien, monsieur Boieldieu, reprend celui-ci avec embarras, ne faites pas trop attention, mais que voulez-vous, dans une ville comme la nôtre, on ne peut pas ne pas avoir de trompettes dans l'orchestre. Or, comme il en manque en ce moment, on a pris ces deux figurants qui soufflent et qui, pour satisfaire le public, font semblant de jouer : après tout, il faut bien contenter tout le monde. —

C'est juste, reprit Boieldieu qui, sans sourciller, écouta la répétition jusqu'au bout[1].

Travailleur acharné, créateur infatigable, Boieldieu ne voulait pas, ne pouvait point s'arrêter. Quelques mois après *Jean de Paris*, *la Jeune Femme colère* (1812), qui avait vu aussi le jour en Russie, affronta le feu de la rampe de Feydeau, et, malgré plusieurs morceaux, elle eut à souffrir du poëme qui était dénué d'intérêt.

C'est à cette époque que les élèves de Boieldieu, et plus particulièrement Adolphe Adam et Labarre, se pressaient autour du maître, pour profiter de ses excellentes leçons, sous forme de spirituelles causeries.

En été, gais, insouciants, ils se rendaient

1. Boieldieu racontait assez volontiers qu'à ce même théâtre, les incidents abondaient. A la même répétition, le final du 1er acte commence. Comme le sénéchal ne faisait pas une note de son rôle, Boieldieu fit arrêter, et lui adressa une observation juste mais courtoise. — Monsieur Boieldieu, reprit vivement et sans se déconcerter celui-ci, quand on a de ça (il montrait son oreille), on n'a jamais besoin d'apprendre un rôle. Moi, je fais tout indistinctement, tantôt la partie du ténor, tantôt celle de la première chanteuse, tantôt la mienne, et j'arrive toujours et quand même. — Parfait, reprit froidement Boieldieu qui avait jugé le personnage, et l'on continua comme si de rien n'était.

avec bonheur à sa campagne de Villeneuve-Saint-Georges, et, après une bonne journée de travail et de plaisir, reprenant le coche, les écoliers descendaient de voiture à la Bastille, pour achever leur soirée aux Funambules. C'est là que brillait Debureau, dont le nom ne figurait pas cependant sur l'affiche, mais Ad. Adam l'avait découvert, sans toutefois deviner sa célébrité future, comme il le raconte dans ses mémoires[1].

En hiver, au contraire, les leçons se prenaient à Paris, et tous mettaient la plus grande assiduité à les suivre. Bien qu'on taxât alors Grétry de perruque et Rossini de faiseur de contredanses, d'inventeur de *turlututus* (Lesueur), chaque fois qu'une partition de l'auteur du *Barbier* paraissait chez le frère de Boieldieu, on en adressait une épreuve au maître. Alors, Labarre, lecteur excellent, se mettait au piano, et les autres chantaient. C'est ainsi que, pendant des journées entières, l'on déchiffrait ces belles partitions du musicien mécanique, comme l'appelait à tort Berton, de ce créateur sublime qui a produit : *la Donna del*

1. Debureau fut, en effet, inventé plus tard par Charles Nodier et Jules Janin.

Lago, la Semiramide, le Mose, et tant d'autres[1]. Décriait-on Rossini? « Mes enfants, « disait Boieldieu, analysant une nouvelle « partition de ce génie, regardez ce pro- « digieux mérite, voilà la meilleure leçon « que je puisse vous donner. Il faut avant « tout étudier les auteurs qui ont du chant, « et, certes, ce n'est pas à celui-là qu'on « reprochera jamais d'en manquer. »

Mais, au milieu de cette vie absorbante, Boieldieu avait une blessure au cœur, qui ne s'était point cicatrisée. Il voulait se remarier, en obtenant le divorce. Quand Napoléon Ier apprit sa tentative judiciaire : « Eh bien ! puisqu'il a épousé une danseuse, « dit-il, qu'il la garde pour sa punition ! »

N'ayant point réussi dans ses démarches, Boieldieu se remit avec cœur au travail, et donna *le Nouveau Seigneur de village* (1813)[2], véritable chef-d'œuvre en son genre. L'instrumentation en était élégante, vive, habile, la mélodie fraîche, spirituelle, variée, gracieuse. La même année, il s'unit à Cherubini, Catel et Nicolo pour faire : *Bayard à Mézières*, et en 1814, à Kreutzer,

1. Adolphe Adam, *Souvenirs d'un musicien*.
2. En cette année, Auber débuta.

pour : *les Béarnais*, vrais ouvrages de circonstance.

En quittant la Russie, Boieldieu ne pensait pas que, par suite des événements prodigieusement douloureux de 1815, au lieu de retourner voir l'empereur Alexandre, ce serait l'empereur Alexandre lui-même qui viendrait le retrouver à Paris.

Hélas ! on connaît malheureusement trop cette pénible étape de notre vie historique pour s'y appesantir. La plaie s'est rouverte il y a peu de temps, elle est encore béante. Bref, Boieldieu reçut néanmoins le même accueil, bienveillant, et, plus d'une fois, le souverain l'engagea à revenir en Russie pour qu'il pût, lui disait-il, achever de gagner sa pension.

La corde de sa lyre ne se brisa ni ne se détendit point, et cette lugubre année put enregistrer, comme les précédentes, à l'actif du compositeur, un acte de plus, en collaboration avec M. Gail (bien qu'on ne lui prête qu'un duo) : *Angela, ou l'atelier du cousin Jean.*

Le duc de Berri allait se marier (1816), la féconde imagination du musicien fut mise à contribution, et, en compagnie du

charmant auteur de *Marie*, de *Zampa*, du *Pré aux Clercs*, Hérold, encore inconnu, et à qui il tendait amicalement la main, il fit *Charles de France*, dont le trio des chevaliers a survécu. A cette représentation, il fut proposé pour la croix, mais il ne l'accepta pas : il motiva son refus en disant que « si l'on ne croyait pas qu'il l'eût méri-
« tée par ses travaux antérieurs, il ne pou-
« vait la devoir à un ouvrage de circons-
« tance. »

Trois mois auparavant, on avait représenté au théâtre Feydeau : *la Fête du village voisin*, une comédie aussi peu musicale que possible, mais charmante.

Une place était alors vacante, dans la section de musique de l'Académie des Beaux-Arts à l'Institut, par la mort de Méhul (1817); deux concurrents se présentèrent : Nicolo et Boieldieu. La lutte fut vive, mais ce dernier l'emporta et, comme pour consacrer cette victoire, pour légitimer ce choix, il fit, suivant la pittoresque expression de Jules Janin, en juillet 1818, son vrai discours de réception, en donnant à l'Opéra-Comique : *le Petit Chaperon rouge*[1].

1. Boieldieu avait aussi remanié plusieurs fois *le*

Boieldieu n'avait écrit rien d'aussi fort ni de si complet, c'était son œuvre la plus importante, mais cette charmante composition fut le fruit d'efforts considérables, qui compromirent sa santé, au point qu'il se vit interdire tout travail par la faculté, et ce, pendant un laps de temps considérable. Alors, professeur de composition au Conservatoire (car on avait créé cette classe expressément pour lui), il obtint la permis-

Petit Chaperon rouge. Ponchard n'avait que l'air du songe au deuxième acte. Espérant que cet ouvrage le poserait comme débutant, il supplia Boieldieu de lui faire une romance. Sur ses instances, l'auteur pria Théaulon de trouver une situation (celle qui existe), et, Boieldieu, après avoir essayé et rechangé six fois cette romance sans pouvoir trouver ce qu'il désirait, remit la septième à Ponchard, l'avant-veille de la première représentation, en lui disant : « Mon cher Ponchard, pour céder à vos désirs, je vous donne cette romance, mais comme je suis sûr qu'elle ne era aucun effet, essayez-la, et après, je vous demande en grâce de ne pas la dire. » Rentré chez lui, Ponchard regarde le manuscrit, il se met au piano, mais ne saisit pas. Découragé, il arrive à la répétition générale et chante : « *Le noble éclat du diadème*. » La mélodie en question fut accueillie par des salves d'applaudissements frénétiques qui, au grand désespoir de Martin, toujours jaloux de ses camarades, se reproduisirent à chaque représentation.

sion de donner entièrement les leçons chez lui.

Un jour même, que ses élèves l'accablaient de louanges, l'exaltaient aux dépens de l'auteur du *Barbier*, de *Guillaume Tell*, d'*Otello*, que le hasard logea jusqu'en 1827 dans la même maison que lui, à l'étage inférieur, il répondait gaiement : « Vous dites « que je suis à cent pieds au-dessus de Ros- « sini, c'est possible, mais croyez-moi, ce « n'est jamais que lorsque j'ai monté l'esca- « lier. »

En 1820, *les Voitures versées* furent représentées à Favart. Elles furent maltraitées le premier jour. Le lendemain, Boieldieu se rendit au foyer du théâtre, et, comme le poëte son collaborateur, passant condamnation, invitait les acteurs à ne pas tenter une seconde épreuve : « Qu'est-ce « que tu dis? riposta vivement le musicien. « Je veux, moi, que notre ouvrage ait cent « représentations et qu'il reste au réper- « toire. » — Il tint bon, et... l'ouvrage aussi.

En 1821, pour la naissance du duc de Bordeaux, Boieldieu s'unissait à Cherubini, Berton, Paër, Kreutzer, pour composer

Blanche de Provence. A quelque temps de là, il reçut une invitation pour se rendre aux Tuileries, et se trouver sur le passage du roi, au moment où il sortait de la chapelle. Louis XVIII, impotent, était roulé dans un fauteuil, qu'on arrêta devant le compositeur ; alors, détachant la croix qu'il portait, il l'attacha sur sa poitrine, en disant : « Ce n'est pas, mon cher Boieldieu, pour ce « que vous venez de faire que je vous la « donne, mais bien pour tout ce que vous « avez fait. »

Comme il dînait, peu de jours après, chez le duc de la Rochefoucauld, alors ministre, et que tous les convives, excepté Catel, portaient leurs insignes : « Monsieur le « duc, dit-il, en se penchant à son oreille, « est-ce que vous ne trouvez pas quelque « chose qui vous choque ici ? » Et il désignait des yeux Catel, dont la contenance était embarrassée. — « Vous avez raison, « reprit vivement le duc qui comprit aussitôt, et je vous en remercie mille fois. »

Le coup avait porté juste : le lendemain Catel était décoré.

« C'est un mauvais service que tu m'as « rendu là, dit-il à Boieldieu, pour le re-

« mercier sans doute, on ne saura plus main-
« tenant comment me distinguer à l'Institut.
« J'étais le seul à ne pas l'*l*avoir, et,
« quand on voulait me désigner à quel-
« qu'un, qui ne me connaissait pas, on lui
« disait : Tenez, M. Catel, c'est ce monsieur
« là-bas, vous voyez bien celui qui n'a pas
« la croix d'honneur. Maintenant, je serai
« perdu dans la foule. — Eh bien ! reprit
« Boieldieu, porte-la par amitié pour moi.
« Je n'osais vraiment plus sortir avec toi,
« j'étais trop humilié lorsqu'on nous ren-
« contrait ensemble, et qu'on voyait que
« l'homme de mérite ne portait pas la croix
« que j'avais. »

Qu'aurait pensé Catel, qu'aurait dit Boieldieu, s'ils avaient vécu de nos jours ?

A l'occasion du sacre de Charles X, parut *Pharamond*, de Berton, Kreutzer et Boieldieu qui en fit tout le premier acte [1].

Cet ouvrage de circonstance précéda le plus admirable des chefs-d'œuvre de Boieldieu, où l'on voit toutes les qualités éminemment caractéristiques de l'école fran-

1. Il en est même resté le ravissant chœur des *Prêtresses*, interprété souvent à la Société des concerts du Conservatoire.

çaise, le modèle des modèles pour les jeunes compositeurs qui ont de saines aspirations.

Le 10 décembre 1825, fut jouée à l'Opéra-Comique *la Dame blanche*, opéra comique en 3 actes, paroles de Scribe, musique de Boieldieu, au milieu des transports frénétiques d'un public en délire, devant la duchesse de Berri, qui donnait elle-même le signal des applaudissements. Inutile de dire le triomphe de l'auteur, ce fut en quelque sorte comme l'apothéose de son génie.

Composé et monté en vingt-neuf jours, cet ouvrage n'avait, à la première répétition, que trois morceaux écrits.

Pixérécourt, alors directeur de Favart, donna un jour à Boieldieu, pour faire l'ouverture qu'il n'avait pas commencée. Et voici comment, pour ce travail, la besogne fut partagée : Boieldieu prit pour lui l'introduction; avec ses deux élèves favoris, on traça le plan de *l'allegro*, après en avoir tout d'abord choisi les motifs. Labarre, harpiste distingué, qui avait fourni à Boieldieu (parce qu'il avait beaucoup voyagé en Angleterre), tous les thèmes écossais de la partition, tels que l'air du troisième acte,

les motifs de : *Chez les montagnards écossais*, *Vous le verrez le verre en main*, etc., Labarre fit adopter comme premier thème, un des airs anglais par lui donnés, et qui était employé déjà dans le premier chœur. Pour le second thème, Adam[1] proposa de prendre en *allegro* le motif *andante* du *trio : Je n'y puis rien comprendre*, et un petit *crescendo* considéré comme trop rossinien. Pour la *coda finale*, Boieldieu indiqua *Télémaque* qu'il avait fait en Russie, et qui devait servir d'éléments pour la péroraison. Le travail ainsi distribué, Labarre écrivit la première partie, et Adolphe Adam la seconde[2].

Partout, en Europe, on tint à honneur de représenter ce chef-d'œuvre, et certain pays, qui n'était pas précisément étranger à l'auteur, fut un des premiers à monter cet ouvrage.

Un jour donc, dans la petite ville de***, le directeur d'une troupe ambulante, pour fêter la présence du maître dans ces parages, fit pompeusement placarder l'affiche

1. *Souvenirs d'un musicien*, Adolphe Adam.

2. Adolphe Adam fit refaire, d'après ses conseils, l'air de : *Tournez, fuseaux légers*, tout comme Hérold, à force de supplications, fit conserver le duo de la *Peur*, que Boieldieu avait jeté au rebut.

suivante au public : « En l'honneur de M. Boieldieu, on donnera ce soir, sur le théâtre de la ville, une grande représentation extraordinaire de *la Dame blanche*.

« *Nota Benè*.— Vu l'absence des musiciens, les parties de chant seront remplacées par un dialogue vif et soutenu. »

Quelle délicate attention ! on supprimait ainsi la musique en l'honneur du compositeur.

On fit frapper, à Rouen, à l'occasion de *la Dame blanche*, une grande médaille en or, argent et bronze, à l'effigie du compatriote triomphant. L'orchestre du théâtre de l'Opéra-Comique lui donna une riche tabatière, et Charles X, deux magnifiques vases de Sèvres. Il obtint en outre, sur la proposition du ministre, une pension de 1,200 fr. sur le fonds de la caisse de réserve, créée en 1801, au théâtre Feydeau, en faveur du compositeur ayant eu plus de quinze cents représentations, et un ouvrage d'un grand succès.

Jamais son style n'avait été plus varié, jamais il n'avait montré autant de force expressive, jamais son instrumentation n'avait été si brillante, jamais enfin il n'avait

eu autant de jeunesse et de nouveauté dans ses compositions; cependant, il est resté lui-même et n'avait rien emprunté à la musique rossinienne. Il est même remarquable qu'il ait pu varier, comme il l'a fait, les effets de son nouvel opéra, faisant peu d'usage des modulations, affectionnant les tons principaux de ses morceaux, et n'employant que des harmonies simples et sans recherches. Rien n'indique mieux la facilité d'invention mélodique que cette unité totale, unie à la simplicité d'harmonie [1].

En un mot, le style de Boieldieu a marché avec l'époque, et, dans cet opéra, il a su donner l'exemple d'un génie qui ne tombe pas dans le servilisme de l'imitation.

1. *Biographie universelle des musiciens*, Fétis.

CHAPITRE V.

Gloire et désillusions. — Maladie noire. — *Les Deux Nuits*. — Second mariage de Boieldieu. — Ironies du sort. — L'académicien caricaturiste. — Mesures vexatoires. — Caractère énergique du musicien. — Sa santé s'affaiblit. — L'île des Arts. — Épître à Berton. — Thalberg et *Robert le Diable*. — Pyrénées et Italie. — Retour en France. — Le bal de l'Opéra. — Un pied dans la tombe. — Voir Jarcy et mourir. — Mort de Boieldieu. — Ses obsèques.

L'éclatante victoire de Boieldieu, l'émotion qu'il en avait ressentie, lui commandaient un repos absolu, repos d'autant plus nécessaire, que les médecins l'ordonnaient, en présence d'une grave attaque de *maladie noire*, qu'il avait rapportée de Russie.

Au milieu de la solitude, Bouilly vint le trouver et, comme il avait fait avec Cherubini *les Deux Journées*, il vint demander à Boieldieu de participer à son nouvel et triste ouvrage: *les Deux Nuits*. Ce fut à contre-cœur qu'il accepta. La pièce répondit au titre, et, grâce au livret, subit le 20

mai 1829, un échec qui peina singulièrement le musicien [1].

Comme, le 15 décembre 1826, sa première femme était morte, Boieldieu contracta une nouvelle union avec la sœur de Mlle Philis, la célèbre comédienne.

Mais le mal empirait et, chaque jour, une phthisie laryngée, qui s'attacha d'abord à l'organe vocal, le détruisait par degrés, et minait sourdement ses forces.

Privé de la faculté d'écrire la musique, — car il ne pouvait écrire sans chanter, — il s'abstint de composer, au plus grand regret de ses admirateurs.

De temps en temps, toutefois, le membre de l'Institut se rendait aux séances de l'Académie, et là, pour tromper la longueur de ces réunions, il s'amusait à croquer plusieurs de ses collègues, ou bien à crayonner quelques dessins.

L'homme était frappé, l'artiste n'existait plus. Sa santé s'affaiblissait de jour en jour, il se vit alors forcé de demander sa retraite

1. Néanmoins, la partition était bonne, et, à l'issue de la première audition, traîné sur la scène, il y reçut une véritable ovation.

comme professeur du Conservatoire, elle lui fut convenablement liquidée.

Plusieurs mois auparavant, à la dissolution de la Société des acteurs de l'Opéra-Comique, il avait perdu les douze cents francs de pension que lui faisaient les artistes de Feydeau, en reconnaissance de la gloire et de la fortune, que ses ouvrages avaient apportées au théâtre, grâce à un nouvel entrepreneur qui avait formellement arrêté de ne souscrire à aucun engagement contracté par ses prédécesseurs. Amère ironie du sort ! L'homme qui avait fait la fortune des théâtres, se trouvait réduit au besoin. Le roi Charles X lui fit un don sur sa cassette, mais la révolution de 1830 l'empêcha d'en jouir. Par suite d'un travail de révision, fait alors dans l'état des pensions du Conservatoire et de l'Opéra, on découvrit qu'il lui manquait quelques mois de service seulement pour toucher la pension à laquelle il avait droit, elle lui fut naturellement retirée. Néanmoins, rien ne sut l'abattre, et il conserva toujours ce caractère sympathique, spirituel, indulgent, qui avait su lui attirer sinon l'affection, du moins l'estime de tous, car il n'avait pas d'ennemis.

Le ministre de l'intérieur, apprenant la situation précaire de Boieldieu, lui alloua, sur le fonds des beaux-arts, une somme de trois mille francs.

C'est à cette époque, et après avoir donné avec de nombreux collaborateurs *la Marquise de Brinvilliers*, que Boieldieu, au déclin de la vie, se mit en route.

Pensant que le climat tempéré du Midi lui serait peut-être utile, il fit une station, pendant l'hiver de 1832, aux îles d'Hyères.

Il écrivait, de cette résidence, à Berton, une lettre pleine d'esprit et de verve, où il invitait deux de ses bons amis, à venir le retrouver pour acheter une des îles.

« Depuis que j'ai lu *Robinson Crusoë*, je « n'ai plus qu'un rêve : devenir possesseur « d'une île. Quelle bonne idée cependant !

« On ne serait point obligé de suivre la « mode, ni même de s'habiller ; heureux « propriétaires, nous y vivrions en sauvages, « et nous appellerions cette île, *l'île des « Arts !* à la condition expresse de n'y « faire ni musique, ni peinture, etc... »

Il lui eût été impossible, malgré cela, de

mettre à exécution de tels projets, surtout au point de vue musical, car c'est pendant ce séjour qu'il fit connaissance du pianiste Thalberg, qui s'y rendait, avec le prince D***, pour y passer l'hiver. On venait de donner, à cette époque, et avec un grand retentissement, *Robert le Diable*. Aussitôt, Schlessinger, l'éditeur de Paris, adressa la partition à Boieldieu, et Thalberg qui allait passer toutes les soirées auprès du maître, se mettait au piano, et parcourait en sa compagnie toutes ces belles pages.

Enthousiaste de cet opéra, Boieldieu écrivit à Meyerbeer une lettre pleine de cœur, dont l'auteur des *Huguenots* s'est toujours montré fier et reconnaissant.

En quittant la Provence, Boieldieu se rendit à Pise, visita l'Italie, puis revint en France, sans aucune amélioration.

Il se rendait parfaitement compte de son état, et, comme pour s'étourdir, en 1833, il donna au bal de l'Opéra, sous le nom de *Galop*, une symphonie petillante d'entrain où se retrouvaient et la fraîcheur et le charme de son talent!

Sur les instances réitérées de ses amis,

il partit aux bains des Pyrénées, dont il avait déjà ressenti le salutaire effet ; mais, aux deux tiers du voyage, sentant son heure dernière approcher, il rebroussa péniblement chemin, et il revint de Bordeaux, dans l'automne de 1834, pour revoir sa petite maison de Jarcy[1], près Grosbois. Faible, languissant, il y mourut entouré des siens, suivant de près Choron, le mercredi 8 octobre 1834, à quatre heures du soir.

La veille, le 7, tous les journaux annonçaient l'inauguration de la statue de Pierre Corneille, pour le 19 octobre de la même année.

La presse entière accueillit cette triste nouvelle avec une vraie douleur, et salua, en termes pompeux, l'image d'un grand génie doublé d'un parfait honnête homme. Ses obsèques, qui devaient se célébrer à l'église Saint-Roch, n'y eurent pas lieu, grâce au refus bizarre de Mgr de Quelen, archevêque de Paris.

A ce sujet parut, le dimanche 19 décembre 1834, dans *la Gazette musicale*, sous le

1. Jarcy, petit hameau perdu dans la Brie. Le plus grand plaisir de Boieldieu consistait, une fois *dans ses terres*, comme il le disait en riant, à s'occuper de sa petite vigne et de son jardinet.

pseudonyme : *Amen* (que nous croyons être Berlioz), un article blâmant en termes évangéliques, l'interdiction qui avait été durement prononcée par le prélat.

Ce journal comptait alors parmi ses collaborateurs :

A. Adam ; G. E. Auden; Berton, membre de l'Institut ; Berlioz ; Castil Blaze ; A. Guemer; Halévy, professeur de contre-point au Conservatoire ; Jules Janin ; Liszt ; Lesueur, membre de l'Institut ; J. Mainzer ; Marx, rédacteur de *la Gazette musicale* de Berlin ; d'Ortigues ; Panofka ; Richard ; F. Stœpel ; J. G. Seyfried, maître de chapelle à Vienne ; etc.

En citant tous ces noms, l'on peut voir qu'une telle protestation était comme l'écho de toutes les sommités de l'époque.

Au milieu d'un concours de plus de dix mille personnes, les obsèques de Boieldieu furent célébrées le 13 octobre, en l'église des Invalides. On y exécuta la messe de *Requiem*, composée par Cherubini, pour les funérailles de Louis XVIII ; en même temps qu'une cérémonie funèbre avait lieu en son honneur, dans sa ville natale.

Sa dépouille mortelle, accompagnée par toutes les notabilités d'alors, fut déposée au cimetière de l'Est (Père-Lachaise), entre les tombes de Grétry, Montigny, Dalayrac, Méhul, Nicolo et Hérold, qui était mort peu de temps avant lui.

Rouen réclama son cœur, qui fut accordé par la famille, et qui a été placé dans un monument construit aux frais de la ville.

CHAPITRE VI.

Les collaborateurs de Boieldieu. — Ses élèves et leurs œuvres — Airs connus des opéras. — Distinctions dont Boieldieu fut l'objet. — Liste chronologique de ses ouvrages avec les interprètes.

Nous avons cru devoir grouper autour de Boieldieu, comme un pieux hommage rendu à sa mémoire, tous ceux qui l'ont approché.

Ce dernier chapitre sera donc en quelque sorte le *memorandum* des ouvrages qu'il a composés soit seul, soit en collaboration, et même des œuvres de ses élèves.

Ses collaborateurs furent :

Mehul (Étienne-Henri), né à Givet le 24 juin 1763, mort à Paris le 18 octobre 1817 ;

Nicolo Isouard (plus connu sous le premier nom), né à Malte en 1775, mort à Paris le 28 mars 1818 ;

Mme Gail (Edme-Sophie-Garre), née à

Melun en 1776, morte à Paris le 24 juillet 1819;

Catel (Charles-Simon), né à l'Aigle en juin 1773, mort à Paris le 29 novembre 1830;

Kreutzer (Rodolphe), né à Versailles le 16 novembre 1766, mort à Genève le 6 juin 1831;

Hérold (Louis-Joseph-Ferdinand), né à Paris le 28 janvier 1791, mort aux Ternes, près Paris, le 19 janvier 1833;

Paër (Ferdinand), né à Parme le 1er janvier 1771, mort à Paris le 3 mai 1839;

Blangini (Joseph-Marie-Felix), né à Turin le 18 novembre 1781, mort à Paris le 18 décembre 1841;

Cherubini (Marie-Louis-Charles-Zénobi-Salvador), né à Florence le 8 septembre 1760, mort à Paris le 15 mars 1842;

Berton (Henri-Montan), né à Paris le 17 septembre 1767, mort à Paris le 22 avril 1844;

Batton (Désiré-Alexandre), né à Paris le 2 janvier 1797, mort à Paris le 16 octobre 1855;

Auber (Daniel-François-Esprit), né à Caen le 29 janvier 1782, mort à Paris le 12 mai 1871 ;

Carafa (Michel), né à Naples le 28 novembre 1785, mort à Paris le 27 juillet 1872.

Boieldieu a laissé plusieurs élèves qui lui ont fait le plus grand honneur. On compte parmi eux :

Adolphe-Charles Adam, né à Paris le 24 juillet 1803 ; il y mourut le 3 mai 1856, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, professeur de composition au Conservatoire de 1848 à 1856.

En 1824, il obtient, avec une scène d'*Agnès Sorel*, une mention honorable à l'Institut ; en 1825, avec *Ariane*, le deuxième second grand prix ; en 1826 il compose différents airs pour des vaudevilles joués au Gymnase.

Alors commence la série de ses ouvrages nombreux, qui ne sera interrompue qu'à sa mort.

De 1827 à 1846, il ne fait rien moins que 88 opéras, vaudevilles, nouveautés et ballets, entre autres : *le Chalet, le Postillon de Lonjumeau, le Brasseur de Preston, le To-*

réador, le Farfadet, Si j'étais roi, la Faridondaine[1], *le Sourd, le Bijou perdu, les Pantins de Violette, Giselle.*

On a exécuté de lui, en outre, deux cantates, l'une pour la prise de Sébastopol, intitulée *Victoire*, en 1855, à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique; l'autre, en 1856, à l'Opéra, pour la naissance du Prince Impérial.

Enfin, il a laissé environ 150 morceaux de piano et d'orgue, divers morceaux religieux, des marches à grand orchestre et des romances. Il fut, en 1846, le directeur fondateur du Théâtre-Lyrique.

Zimmerman (*Pierre-Joseph-Guillaume*)[2], né à Paris le 19 mars 1785, mort à Paris en novembre 1855.

Chevalier de la Légion d'honneur, professeur de piano au Conservatoire.

Il est l'auteur de deux opéras-comiques, dont l'un, *l'Enlèvement*, en 3 actes, fut joué

1. En collaboration avec le sympathique Adolphe de Groot.

2. Il nous serait impossible de passer sous silence, vu leur renommée, les noms des élèves que Zimmerman a formés. Citons donc tous ces virtuoses et ces compositeurs émérites : Le prince de la Moskova; Alkan; Déjazet; Fessy; Prudent; Marmontel; Ravina; Goria; Lacombe; de Pouck; Lefébure; Ambroise Thomas, etc.

en 1830, et l'autre, *Nausica*, ne fut jamais représenté. En revanche, il a produit beaucoup de rondeaux, de concertos, a laissé plusieurs cahiers d'études et des recueils de romances, plus *Une Encyclopédie du pianiste*, ouvrage complet en trois parties, dont les deux premières traitent de l'art du piano, et la troisième de l'harmonie et du contrepoint.

Fètis (*François-oseph*), né à Mons le 25 mars 1784, mort à Bruxelles le 25 mars 1871. — Professeur de contre-point au Conservatoire de Paris de 1821 à 1832.

Qui ne connaît le fameux auteur de *la Biographie universelle des musiciens?* qui fut commencée par lui en 1806 [1].

Vers 1830, il quitta Paris, fut nommé maître de chapelle du roi de Belges, puis directeur du Conservatoire de Bruxelles en 1832.

Bien qu'il ait beaucoup écrit en France, c'est en Belgique, où il a fait paraître la plupart de ses nombreux traités.

Dourlen (*Victor*), né à Dunkerque le

1. Et que M. A. Pougin va continuer maintenant à la librairie Firmin Didot.

3 novembre 1780, mort à Paris le 8 janvier 1864.

De 1816 à 1846, il fut professeur d'harmonie et d'accompagnement au Conservatoire ; à cette époque, il se retira. En treize ans (1809 à 1822), il a fait 8 opéras : *le Frère Philippe*, *le Petit Souper*, etc. Il reste encore de lui des sonates, des concertos, des fantaisies diverses, et un *Traité d'harmonie* développé sur les principes de Catel.

Labarre (*Théodore*) dit Berry, né à Paris le 24 mars 1805, mort à Paris le 9 mars 1870[1]. — Professeur de harpe au Conservatoire, de 1867 à 1870.

Il a beaucoup vécu en Angleterre. De 1847 à 1849, il succéda à Girard, comme chef d'orchestre de l'Opéra-Comique. En 1852, il fut choisi comme directeur de la musique particulière de Napoléon III ; en dehors de 3 ballets et de 3 opéras, il a fait, avec une méthode complète pour la harpe, une foule de solos, fantaisies, rondeaux, nocturnes, romances, duos et trios pour divers instruments : harpe, cor, hautbois, basson, violon et piano.

1. Il a fait école. Léon Gatayes et Félix Godefroid sont là pour le prouver.

Chancourtois (*Théodore*), né à Paris le 6 mai 1785, mort à Paris en 1859. — Il fut peu privilégié, et, par ses livrets, n'eut à enregistrer que des échecs. En 1818, *la Ceinture magique*; en 1819, *Charles XII*; en 1823, *le Ménage difficile*; en 1824, *la Duchesse d'Alençon*. Ayant un goût passionné pour la musique, il abandonna néanmoins cette carrière. Appelé en 1835 par l'administration des finances à Orléans, il y vécut, dans un poste élevé, pendant vingt ans; après, il prit sa retraite à Paris.

Boilly (*Édouard*), né à Paris, le 16 novembre 1799, mort à Paris en 1864. — Malgré sa cantate *Thisbé*, qui obtint le premier grand prix de l'Institut, et un petit acte, *le Bal du sous-préfet*, joué avec succès à l'Opéra-Comique, en 1844, il finit par où il avait commencé, et se distingua dans la gravure.

Montfort (*Alexandre*), né à Paris en 1803, mort à Paris le 13 février 1856. — En 1829, il remporte le second prix de composition; en 1830, le premier grand prix de l'Institut. En dehors de *la Chatte métamorphosée en femme*, ballet donné à l'Opéra le 8 octobre

1837, de *Polichinelle*, en 1 acte, 1839, il a composé avec succès plusieurs ouvertures, morceaux de concerts et valses brillantes.

Boieldieu (*Adrien-L.-V.*), né à Paris le 3 novembre 1816. — Le père fondait de grandes espérances sur le fils, et chacun sait combien il eût été fier de l'applaudir.

Il a fait plusieurs recueils de romances, écrit différents morceaux religieux, et donné en 1833, aux Nouveautés, *Marguerite*, paroles de Scribe et Planard; en juillet 1840, *l'Opéra à la Cour*, 1 acte de Scribe; en 1841, *l'Aïeule*, 1 acte de Saint-Georges; en avril 1847, *le Bouquet de l'Infante*, 3 actes de Leuven et Planard, *la Butte des moulins ;* 3 actes de Gabriel et Deforge, en janvier 1852, époque à laquelle il a été décoré; en 1854, *la Fille invisible*, 3 actes de Dupin et Saint-Georges; en 1856, à Bade, *le Moulin du roi,* 2 actes de Leuven, et aux Fantaisies-Parisiennes, en 1866, *le Chevalier Lubin*, 1 acte avec Michel Carré [1].

1. A l'occasion des fêtes du centenaire de Boieldieu, la ville de Rouen donnera au théâtre des Arts (juin 1875), *la Halle du roi*, opéra-comique en deux actes, paroles de M. Nuitter, musique de M. Adrien Boieldieu.

Boieldieu a beaucoup produit, et sa fécondité n'a jamais altéré la qualité de ses œuvres.

Ne pouvant, faute d'espace, et à notre grand regret les analyser, nous allons néanmoins en citer quelques fragments.

Dans *le Calife de Bagdad.* — L'air de la suivante Késie : *De tous les pays pour vous plaire;* le duo et les couplets.

Dans *Ma Tante Aurore.*—Le duo entre Valentin et Frontin : *Malgré de trop justes alarmes;* le quatuor des amants : *Toi par qui l'on fait des romans*; le duo : *Quoi! vous avez connu l'amour;* les couplets de la *Tante Aurore* : *Je ne vous vois jamais rêveuse* ; et au second acte : *De toi, Frontin, je me défie.*

Dans *Jean de Paris.* — L'air : *C'est la princesse de Navarre;* la cavatine : *Quel plaisir d'être en voyage* ; la romance : *le Troubadour fier de son doux servage;* le chœur si bien rhythmé : *De monsieur Jean que le festin s'apprête;* et l'air chevaleresque : *Tout à l'amour, tout à l'honneur.*

Dans *la Jeune Femme colère.* — Le rondeau de Rose : *Pourquoi négliger l'art de plaire;* le quatuor de la clef : *Thérèse, Thé-*

rèse, il faut qu'elle sommeille; le trio andantino : *Je vais partir, ne vous déplaise.*

Dans *le Nouveau Seigneur de village.* — Le duo : *C'est dites-vous, du Chambertin;* l'air : *Je vais rester à cette place;* les couplets de Babet : *Ah! vous avez des droits superbes;* le trio de Babet, Colin et du marquis ; enfin le fameux ensemble dans lequel le bailli poursuit si drôlement sa harangue : *Ainsi qu'Alexandre le Grand, à son entrée à Babylone.*

Dans *la Fête du village voisin.* — Le trio, les couplets et la cavatine : *Simple, innocente.*

Dans *le Petit Chaperon rouge.* — La ronde : *Depuis longtemps, gentille Annette;* les couplets : *Il m'a demandé le bouquet;* la romance : *Le noble éclat du diadème;* l'air chanté par Martin : *Anneau charmant, si redoutable aux belles*; enfin les deux duos des deuxième et troisième actes.

Dans *les Voitures Versées.* — L'air rendu célèbre par Martin : *Apollon toujours préside aux choix de mes voyageurs;* et le duo charmant : *O dolce concento*, qui renferme de si

ingénieuses variations sur : *Au clair de la lune.*

Dans *La Dame Blanche.* — Au 1[er] acte : le chœur d'introduction : *Sonnez cors et musettes ;* l'air de Georges, si franc : *Ah ! quel plaisir d'être soldat*; la ballade : *D'ici, voyez ce beau domaine ;* le duo de la peur ; et le trio final si simple à la fois et d'un si grand effet. Au 2[e] acte : la romance : *Pauvre dame Marguerite ;* le trio : *C'est la cloche de la tourelle ;* la cavatine : *Viens, gentille dame ;* et la scène de la vente qui est un vrai tour de force. Au 3[e] acte : le chœur : *Chantez, joyeux ménestrels.*

Dans *les Deux Nuits.* — Au 1[er] acte : l'introduction et le chœur des convives; les couplets : *Le beau pays de France ;* et l'orgie qui termine cet acte. Au 2[e] acte l'ensemble : *Charmante solitaire ;* et au 3[e] acte : l'interrogatoire des deux valets[1] ;

Si Boieldieu avait vécu de nos jours, il est à supposer qu'on l'eût comblé d'honneurs,

1. Nous allions oublier de noter l'air : *Heure fatale à mes amours*, que Moreau Cinti avait été obligé de passer, et pour cause, et que Ponchard a si bien repris.

mais, autres temps, autres mœurs; on lui conféra seulement les titres suivants :

En 1800, il fut nommé professeur de piano au Conservatoire (de 1802 à 1811, c'est-à-dire, pendant son séjour en Russie, il fut remplacé dans cet enseignement); à son retour, on lui conféra le titre de professeur honoraire, qu'il garda jusqu'en 1815.

En 1803, il recevait le titre de maître de chapelle de l'empereur de toutes les Russies.

En 1810, membre de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg.

De 1815 à 1824, il fut membre du Jury de lecture à l'Opéra.

En 1816, membre du Conseil musical.

De 1817 à 1830, professeur accompagnateur adjoint à la chapelle du roi.

En 1819, nommé professeur de composition; il perdit en 1832 cette place, qui lui fut rendue en janvier 1834.

De 1821 à 1833, il fut compositeur de la duchesse de Berri, membre du Conseil d'administration de l'École royale de chant et de déclamation.

Au mois de janvier 1821, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur de par le roi.

Pour terminer, donnons la liste chrono-

logique des ouvrages de Boieldieu, avec les noms des artistes de la création.

La Fille coupable, 2 novembre 1793. — Opéra-comique en deux actes, paroles de Boieldieu père, représenté au théâtre des Arts, à Rouen.

Artistes : M. Cabousse, Buffard, Mlle Caroline.

Hymne à la déesse Raison, paroles de Noël, chanté pour la première fois à Rouen en novembre 1793.

Rosalie et Mirza, 1795. — Opéra-comique en trois actes, paroles de Boieldieu père, représenté comme le premier au théâtre des Arts à Rouen, sous la direction Cabousse.

Artistes : M. Granville, Boniolis, Mmes Granville, Richardi.

Chenu ou la dot de Suzette. 5 novembre 1795. — Opéra-comique en un acte, paroles de De Jaure, représenté au théâtre Feydeau.

Artistes : MM. Chenard, Gavaudan, Mlles Saint-Aubin, Gonthier, Philippe.

La Famille suisse, 11 février 1796. — Opéra-comique en un acte, paroles de Godart Dan-

court dit Saint-Just, représenté au théâtre Feydeau [1].

Artistes : MM. Gaveaux, Jousserand, Saint-Léon, Mmes Scio et Gavaudan.

Monbreuil et Merville (*ou le pari*), 15 décembre 1797. — Opéra-comique en un acte, paroles de Longchamps, représenté au théâtre Favart.

L'Heureuse nouvelle, 7 octobre 1797. — Opéra-comique impromptu en un acte, paroles de Saint-Just et Longchamps, représenté au théâtre Feydeau [2].

Artistes : MM. Vallière, Lebrun, Juliet, Lesage, Mme Meunier.

Zoraïme et Zulnare, 10 mars 1798 [3]. — Opéra-comique en trois actes, paroles de Saint-Just et Longchamps, représenté au théâtre Favart [4].

1. Dédié à son ami Gavaux.

2. Ouvrage de circonstance écrit pour célébrer le traité de Campo-Formio. — Certains biographes au contraire donnent, pour les sept premiers ouvrages de Boieldieu, l'ordre chronologique suivant : *La Fille coupable; Rosalie et Mirza; la Famille suisse; l'Heureuse Nouvelle; Monbreuil et Merville : Zoraïme et Zulnare; la Dot de Suzette.*

3. Ce sujet était tiré du roman de Florian : *Gonzalve de Cordoue.*

4. Dédié à Méhul et Cherubini.

Artistes : MM. Elleviou [1], Chenard, Gavaudan, Martin, Moreau, Philippe, Saint-Aubin, Fleuriot, Cellier, Mmes Crétu et Bouvier.

Les Méprises espagnoles, 19 avril 1798. — Opéra-comique en un acte, paroles de Saint-Just Dancourt, représenté au théâtre Feydeau.

La Prisonnière, 1799. — Comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes, paroles de MM. Jouy, Longchamps et Saint-Just, musique de Cherubini et Boieldieu, représentée au théâtre Montansier (aujourd'hui Théâtre des Variétés).

On remarquait parmi les principaux artistes : Mme Caroline et Brunet, l'inimitable Brunet (comme le rapporte un journal du temps).

A cette époque, il écrivit plusieurs sonates,

1. Elleviou, né à Rennes le 14 juin 1769, mort à Paris, à l'âge de soixante-treize ans, d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le 5 mai 1842. Dans les dernières années de sa carrière, il gagnait par an, tout compris, 84,000 francs. Un jour il en demanda 120,000, mais comme on ne tint aucun cas de sa requête, il envoya lui aussi sa démission. Décidément c'était la mode !

concertos, duos et trios pour piano, harpe, violoncelle.

Beniowski (ou *les exilés du Kamtschatka*) [1], 8 juin 1800. — Opéra-comique en trois actes, paroles de A. Duval, représenté au théâtre Feydeau [2].

Artistes : MM. Elleviou, Gavaudan, Philippe, Martin, Verneuil, Cellier, Allaire, Mlle Armand.

Le Calife de Bagdad, 16 septembre 1800. — Opéra-comique en un acte, parole de Saint-Just Dancourt, représenté au théâtre Feydeau [3].

Artistes : MM. Elleviou, Bertin, Paulin, Mmes Gavaudan, Dugazon, Mlle Philis.

Ma Tante Aurore (ou *le roman impromptu*), 13 janvier 1803. Opéra bouffon en deux actes, paroles de Longchamps, représenté au théâtre Feydeau, sifflé en trois actes le 13 janvier, applaudi en deux le 15 du même mois.

1. Dédié à Mlles Érard.

2. Kotzebue avait écrit un drame sur les aventures curieuses du célèbre chevalier hongrois.

3. Dédié à Bidault, peintre de la nature.

Artistes : MM. Gavaudan, Martin, Juliette, Mmes Gonthier, Gavaudan, Saint-Aubin.

Le Baiser et la quittance (ou *Une Aventure de garnison*), 13 février 1803. — Opéra-comique en trois actes, paroles de Dieu-la-Foy, Picard et Longchamps, musique de Méhul, Kreutzer, Nicolo, Boieldieu, représenté au théâtre Feydeau.

Artistes : MM. Chenard, Elleviou, Boucher, Gavaudan, Martin, Juliette, Mmes Pincenet aînée, Gonthier.

La Jeune Femme colère [1], 18 avril 1805. — Opéra-comique en un acte [2], paroles d'Étienne, représenté pour la première fois à l'Hermitage, en présence de Leurs Majestés, le 18 avril 1805, et le 24 au grand théâtre de Saint-Pétersbourg.

Artistes : MM. Andrieux, Mees, Claparède (rien à chanter) Mmes Philis et Mees.

Abderkan, 1806. — Opéra en trois actes, paroles d'Andrieux, représenté au théâtre de Saint-Pétersbourg.

1. Joué à Paris, le 12 octobre 1812, au théâtre Feydeau.

2. Dédié à S. M. l'impératrice Élisabeth Alexiewna, arrangé en opéra-comique par Claparède.

Amour et Mystère (ou *Lequel est mon cousin?*), 1806. — Opéra vaudeville en un acte, paroles de J. Pain et Bouin, représenté au théâtre de Saint-Pétersbourg.

Télémaque, 1807 [1]. — Opéra en trois actes, paroles de Deroy, représenté au théâtre de Saint-Pétersbourg.

Aline, reine de Golconde [2], 1808. — Opéra en trois actes, paroles de Vial et Favières, représenté au théâtre de Saint-Pétersbourg.

Les Voitures versées [3], 1809. — Opéra-comique en deux actes, paroles de Dupaty, représenté au théâtre de Saint-Pétersbourg.

Un Tour de soubrette, 1709. — Opéra-comique en un acte, paroles de J. Pain, arrangé sur un vaudeville du même auteur, représenté au théâtre de Saint-Pétersbourg.

1. Mis en musique auparavant par Lesueur, sous le titre de *Calypso*.

2. Ce sujet avait déjà été traité par Berton.

3. Cet ouvrage fut joué au théâtre Feydeau, le 29 avril 1820, avec le concours de MM. Martin, Chenard, Paul, Ponchard, Grangé, Féréol, Allaire, Louvet, Mmes Lemonier, Desbrosses, Palard, Leclerc, Ponchard.

Rien de trop (ou *les deux paravents*), 25 décembre 1810. — Opéra-comique en un acte, paroles de J. Pain, représenté au théâtre de Saint-Pétersbourg[1].

Les Chœurs d'Athalie[2], 1810. — Composés et exécutés en grande pompe à Saint-Pétersbourg.

Pendant son séjour en Russie, il a composé un très-grand nombre de morceaux et de marches pour la musique militaire russe.

Jean de Paris, 4 avril 1812. — Opéra-comique en deux actes, paroles de Saint-Just, représenté au théâtre Feydeau[3].

Artistes : MM. Martin, Elleviou, Juliet,

1. Ensuite a Paris, au théâtre Feydeau, le 19 avril 1811, avec MM. Gavaudan, Chenard, Martin, et Mme Duret.

2. Ils furent chantés en 1838, à Paris, pour une représentation de retraite et au bénéfice de Mme Paradol, au Théâtre-Français, avec les élèves du Conservatoire. Habeneck conduisait l'orchestre.

3. Dédié à Grétry. Comme Boieldieu, plein d'admiration pour le maître, lui portait sa partition : « Tu aurais bien mieux fait, dit Grétry, qui aimait « les compliments, de dédier cela à une tête cou- « ronnée. — Mais c'est ce que j'ai fait en vous l'of- « frant, reprit spirituellement l'auteur. »

Mme Gavaudan, Mlles Regnault et Alexandrine Saint-Aubin.

Le Nouveau Seigneur de village [1], 29 juin 1813. — Opéra-comique en un acte, paroles de Creusé de Lesser et Favières, représenté au théâtre Feydeau.

Artistes : MM. Huet, Martin, Saint-Aubin, Ponchard, Moreau, Mlle Regnault.

Bayard à Mézières [2], samedi 12 février 1814. — Opéra-comique en un acte, paroles de Dupaty et Chazet, musique de Cherubini, Catel, Nicolo, Boieldieu, représenté au théâtre impérial de l'Opéra-Comique.

Artistes : MM. Gavaudan, Paul, Ponchard, Chenard, Martin, Mes Duret, Belmont, Gavaudan, Boulanger, Mlle Regnault.

Les Béarnais (ou *Henri IV en voyage*) [3], 21 mai 1814. — Opéra en un acte, paroles de Sewrin, musique de Kreutzer et Boieldieu, représenté au théâtre Feydeau.

Artistes : MM. Gavaudan, Huet, Juliet,

1. Dédié à son ami Martin.

2. Ouvrage de circonstance écrit à l'occasion de la chute de l'Empire.

3. Ouvrage de circonstance écrit à l'occasion de la rentrée des Bourbons.

Gonthier, Lesage, Moreau, Mmes Crétu, Desbrosses, Gavaudan, Joly Saint-Aubin.

Angela (ou *L'atelier du cousin Jean*), 13 juin 1814. — Opéra-comique en un acte, paroles de Monscloux d'Épinay, musique de Mme Gail et Boieldieu, représenté au théâtre Feydeau.

Artistes : MM. Huet, Darancourt, Baptiste, Ponchard, Mme Belmont, Mlle Regnault.

La Fête du village voisin, 5 mars 1816[1]. — Opéra-comique en trois actes, paroles de Sewrin, représenté au théâtre Feydeau.

Artistes : MM. Chenard, Paul, Martin, Juliet, Mmes Crétu, Boulanger, Palard, Regnault.

Charles de France[2] (ou *Amour et Gloire*), 18 janvier 1816. — Opéra-comique en deux actes, paroles de Théaulon, Dartois, de Rancé, représenté au théâtre Feydeau[3].

Artistes : MM. Huet, Martin, Juliet, Le-

1. Dédié à Mgr le duc de Berri.
2. Opéra de circonstance écrit pour le mariage du duc de Berri.
3. Dédié à Mgr le duc d'Aumont.

sage, Mmes Paul, Desbrosses, Moreau, Mlles Regnault, Leclerc.

Le Petit Chaperon rouge, 30 juin 1817. — Opéra féerie en trois actes, paroles de Théaulon; représenté à l'Opéra-Comique [1].

Artistes : MM. Masset, Audran, Henry, Ricquier, Daudé, Mmes Darcier, Descot, Boulanger.

Blanche de Provence [2], ou *la Cour des Fées*, 3 mai 1821. — Opéra en trois actes, paroles de Théaulon et de Rancé, musique de Berton, Cherubini, Paër, Kreutzer, Boieldieu, représenté au théâtre de l'Opéra (salle Favart).

Pharamond [3], 10 juin 1825. — Opéra en trois actes, paroles de Guiraud, Ancelot, Soumet, musique de Kreutzer, Berton, Boieldieu, représenté à l'Académie royale de musique. (Ballets de M. Gardel.)

Artistes : MM. Derivis, Prévost, Ad. Nourrit, Dabadie, Ferdinand Prévost, Hen-

1. Dédié à S. M. le roi Louis XVIII.

2. Opéra de circonstance écrit pour la naissance et le baptême du duc de Bordeaux, fils posthume du duc de Berry.

3. Ouvrage de circonstance écrit pour le sacre de Charles X.

nekindt, Lafont, Bonnel, Mmes Grassari, Jawureck et Dabadie.

LA DAME BLANCHE [1], 10 décembre 1825. — Opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, représenté au théâtre Feydeau [2].

Artistes : Gaveston, Henri; — Anna. Mme Rigault; — Georges, Ponchard; — Dickson, Feréol; — Jenny, Mme Boulanger; — Marguerite, Mme Desbrosses ; — Gabriel, Belnié; — Marc Irton, Firmin [3].

Les Deux Nuits, 20 mai 1829. — Opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et Bouilly, représenté au théâtre Feydeau [4].

Artistes : Mmes Casimir et Pradher, MM. Lemonnier, Moreau Cinti, Boulard, Feréol, Chollet, Belnié, Fargueil, Damoreau, Tilly, Génot, Henri, Cavé, Thianni.

La Marquise de Brinvillers, 31 octobre 1831.

1. Dédié à Son Altesse royale Madame la duchesse de Berry.

2. Valentino y était alors chef d'orchestre.

3. Cet ouvrage sera toujours interprété avec le même succès et demeurera le plus beau chef-d'œuvre de l'Opéra-Comique. Il en est arrivé à sa treize cent quarantième représentation à ce théâtre (juin 1875).

4. Dédié à la ville de Rouen.

— Opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe et Castil Blaze, musique de MM. Auber, Batton, Berton, Blangini, Carafa, Cherubini, Hérold, Paër et Boieldieu, représenté au théâtre de l'Opéra-Comique.

Artistes : MM. Moreau Cinti, Boulard, Feréol, Mes Boulanger, Prad'her, Mlle Prévost.

Galop, 1833. — Grande symphonie jouée au bal de l'Opéra.

Enfin, Boieldieu a laissé quelques morceaux religieux et huit recueils de romances.

En résumé, Boieldieu restera comme l'un des génies les plus populaires de la France.

Toujours en progrès sur lui-même, il n'a cessé de travailler pour atteindre ce but : faire vrai.

Il avait, au plus haut degré, l'accent juste, la note expressive, et, même en vieillissant, même en passant de mode, son œuvre n'a rien à redouter du temps : l'empreinte magistrale y reste ineffaçable. Merveilleuse facilité d'invention, nouveauté inépuisable de composition, harmonie délicate, instrumentation savante ; nul, autant

que lui, n'a réuni ces facultés heureuses en une gerbe aussi brillante. Tour à tour sonore, gaie, vive, légère, piquante, son agile mélodie s'assouplit sans effort à toutes les exigences de l'expression dramatique. Elle rend avec un bonheur égal l'éclat de rire et la chanson, la verve entraînante et le cri passionné, l'amour, la jalousie, l'ironie, la bonne humeur, l'entrain, et surtout l'émotion douce et la tendresse.

Quel exemple pour cette autre école, dite *école de l'avenir*, que celui de l'artiste, qui, recherchant les difficultés au lieu de les tourner, luttait corps à corps avec elles, pour les surmonter et conserver quand même un style pur, intelligible.

« Né vieux, Boieldieu est mort jeune [1]. »

C'est cette jeunesse qui donne aux œuvres la vie éternelle, ce modèle qui doit inspirer les musiciens de notre époque, les bien convaincre que l'on n'écrit pas de la musique seulement avec des notes, mais surtout avec le cœur, et leur rappeler qu'affectation et

1. Xavier Aubryet, *les Jugements nouveaux*.
Cette appréciation est frappante. En se reportant à l'époque de sa naissance, on comprend que l'artiste ait été mûri avant l'âge, par les tragiques événements qui épouvantaient sa jeunesse.

simplicité n'ont jamais été, ne seront jamais synonymes.

La ville de Rouen s'enorgueillit à juste titre de son illustre concitoyen. En célébrant son centenaire, elle ne célèbre pas seulement une fête locale, elle glorifie, dans un de ses fils, celui, peut-être, qui a porté le plus loin et le plus longtemps le nom français dans la mémoire du monde.

Henry de Thannberg.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

FIN DE LA TABLE.

Saint-Germain, imprimerie Eugène Heutte et Cᵉ.



